ARTHUR BUIES

Réminiscences

STORAGE-ITEM
MAIN LIBRARY

LPA-A84B
U.B.C. LIBRARY

THE LIBRARY

THE UNIVERSITY OF
BRITISH COLUMBIA

Carnegie Corporation Grant
for
French Canadian Studies

REMINISCENCES

REMINISCENCES

Est-ce que vous vieillissez, vous, mon cher lecteur ?

Ça se pourrait bien.

Pour moi, il me semble que je fais à peu près la même chose, et, pourtant, je rencontre tous les jours, et de plus en plus, signe infaillible de décrépitude, des gens qui me disent à l'envi : " Comme vous rajeunissez ! Comme vous êtes alerte ! Vous avez l'air d'un jeune homme de vingt-cinq ans ! "....

Hélas ! Quand un homme rajeunit tant que ça, on n'a pas besoin de le lui dire ; il s'en aperçoit suffisamment à la nature et au nombre des exploits qu'il peut accomplir. Non, jamais jamais il ne reviendra le temps où nous partions, tous les deux ou trois jours, à la fermeture des bureaux, Alphonse Geoffrion, Alphonse Lusignan, Joseph Turgeon et moi, pour faire le tour à pied de la petite montagne de Montréal ! Chemin faisant, nous arrêtions, bien entendu, chez Prendergast, au détour de la Côte des Neiges, pour prendre une " cerise " et même deux " cerises ". Il nous arrivait encore parfois d'y souper, puis nous revenions à la ville, forts comme des Turcs et dispos comme des chamois.

Là, par exemple, nous étions rajeunis ! Nous passions de bonnes longues soirées, bien gaies, bien animées, pleines de toute espèce de choses, jusqu'à des choses instructives, et, de temps à autre, il nous prenait fantaisie, à l'approche de l'heure solennelle, de louer un " cab " à quatre, pour *quinze sous*, et d'aller faire une promenade quelconque.

On n'a jamais su exactement la signification du mot " quelconque ", mais on n'a pas encore oublié, je l'espère, ce que c'était que le " quinze sous " d'autrefois, ou l'ancien *six pence* anglais, équivalent à douze centins et demi de la monnaie actuelle.

Ce que c'est que le progrès ! Jadis on disait " quinze sous " ; aujourd'hui l'on dit " douze centins et demi ".

Comme ça marche ! Comme ça marche !

I

Quand nous parûmes sur la scène, nous, c-à-d. ceux qui ont aujourd'hui de quarante-cinq à cinquante ans, et même, hélas ! ....un peu plus, la brillante pléiade de 1854, qu'on a appelée " la pléiade rouge, " commençait à décliner sérieusement. Quelques-uns d'entre eux, et des plus illustres, avaient déjà

suivi la mort sur la longue route où elle se transforme en immortalité. C'étaient Papin et Eric Dorion. Bientôt d'autres allaient suivre : Charles Daoust, Labrèche-Viger, Laberge, puis Wilfrid Dorion, Joseph Doutre, et enfin, pour couronner la série des vaillants disparus, l'honorable juge-en-chef A. A. Dorion.

La génération tout entière a été moissonnée en pleine force, en pleine maturité, sans qu'aucun de ses membres ait pu arriver seulement à l'automne de la vie, à l'exception du dernier que je viens de nommer, du juge-en-chef Dorion, dont le passage sur terre a été marqué par la pratique de toutes les vertus et l'exercice des plus nobles qualités. Malheureusement, il les a emportées toutes avec lui dans la tombe, n'ayant pas voulu en laisser une seule à l'usage de la jeunesse actuelle, qui en avait tant besoin !

De toute cette constellation éteinte il ne reste aujourd'hui que M. Rodolphe Laflamme, astre que rien n'amoindrit et qui brille solitaire dans son ciel déserté, comme ces soldats indomptables qui restent debout sur les champs de bataille, quand la déroute a tout emporté et tout balayé jusques au loin, à l'horizon.

Puisque je rappelle M. Rodolphe Laflamme, commençons ce chapitre de " réminiscences " par une anecdote dans laquelle il eut une part considérable, sans y avoir songé un instant, mais qui se présente tellement bien sous ma plume que je ne

puis rien offrir de mieux au lecteur aussi sceptique qu'avide, aussi incontentable que désabusé.

***

C'était, disons en 1866. Ce siècle avait donc soixante-six ans, si j'ose m'exprimer ainsi, c-à-d. deux ans de plus que Victor Hugo, qui naquit en 1802, et quarante ans de plus que.... moi, qui suis né en 1840.—Veuillez ne faire ni comparaisons ni calculs.

Je venais d'être reçu avocat, grâce à des traits d'audace, dont je ne serais plus capable aujourd'hui, et à d'heureuses supercheries, dont mon patron s'était fait le bienveillant complice.

Or, mon patron, c'était précisément M. Rodolphe Laflamme, que je viens de rappeler et à qui je demande pardon de ne pouvoir oublier d'avoir été son clerc, lui qui s'est désolé plus d'une fois, j'en suis sûr, d'avoir été mon patron, fatalement, inévitablement.

Comme tout disciple d'avenir, je n'avais paru au bureau de mon patron qu'une quinzaine de jours, durant mes trois années de cléricature, ce qui fait que je connaissais très imparfaitement la procédure anglo-franco-canadienne ; mais, en revanche, je savais encore bien moins le droit. Les examinateurs

d'alors n'étaient pas heureusement des tigres altérés de sang de clerc, comme ceux d'aujourd'hui. Ils ne demandaient pas à un aspirant à la profession d'avocat de leur donner la longueur exacte du tibia de Cécrops, ou la quantité de poussière accumulée dans le tombeau de Melchisédech ; ils se contentaient d'un simple examen oral, souvent réduit à d'infimes proportions ; ils joignaient de plus à une grande bénévolence un flair remarquable, ce qui leur permettait de discerner quelquefois, dans le candidat déplorablement étranger aux défenses en droit, aux répliques et aux tripliques, un grand jurisconsulte futur.

Monsieur Laflamme, qui connaissait mes faibles—et ils étaient nombreux, Dieu merci !—avait, par complaisance et par amitié pour moi, chargé sa conscience d'une gigantesque imposture, que n'ont jamais pu lui pardonner les Castors, pourtant les plus accommodants des hommes, comme le ciel dont ils sont l'image sur la terre.

Il m'avait donné un certificat d'assiduité à son bureau, ce qui était aussi fort que de donner le serpent qui capta indignement notre mère Eve pour celui qui est entrevu périodiqnement par différents capitaines ou voyageurs, tous plus distingués les uns que les autres.

Je me présentais donc devant les examinateurs, avec tous les documents essentiels, ...moins un, la connaissance du droit. Mais celui-là se compensait par l'assiduité.

***

Tous mes examinateurs d'alors sont aujourd'hui des juges, à l'exception d'un seul, qui doit probablement d'être écarté du banc judiciaire à une question qu'il m'avait posée, tandis que je dois, en grande partie peut-être, à ma réponse à cette question, d'avoir été reçu dans le docte corps où fleurissent d'autres publicistes que moi, tels que Charles Thibault. Cet examinateur, peu satisfait des réponses à peu près évasives que j'avais faites jusque là à ses confrères, voulut me pousser une question qui demandait absolument une réponse directe, droite et raide comme un paratonnerre. Aussi, son tour venu de m'interroger: " Quel est, " me dit-il brusquement, " quel est le principal fonctionnaire du mariage? " Pour un vieux garçon en herbe cette question était terrible, remplie d'horizons séduisants et menaçants, de dangers et d'attraits tout à la fois. Aussi demeurai-je interloqué, avec un courant d'air dans le dos et un poids de trois livres sur la langue. Mais, me ravisant aussitôt: " Comment! Le principal fonctionnaire du mariage, m'écriai-je, mais c'est le mari! "

A cette réponse un immense éclat de rire parcourut le gosier des quatre futurs juges, mon examen fut déclaré très satisfaisant et je passai avocat, avec droit de posséder diplôme, de porter toge et bonnet carré, d'être inscrit sur le tableau en payant mes taxes; avec espoir " de conseiller la reine " un jour ou de devenir magistrat stipendiaire, et, en attendant, avec pouvoir annuel défendre la veuve, privée de son principal fonctionnaire, et faire cultiver le patrimoine des héritiers présomptifs.

revanche

Mais ce n'était pas tout d'avoir été reçu avocat ; il fallait en exercer la noble profession, remplie des plus glorieuses incertitudes. J'avais une véritable répugnance pour le métier. Me faire avocat consultant, c'était un peu hardi. Exercer devant les cours civiles présentait certaines difficultés ; je ne savais pas la différence entre une assignation et une défense en droit. Un autre embarras se présentait ; je n'avais pas accumulé de rentes pendant ma cléricature, au contraire. Or, quand on n'a pas de rentes, il devient de plus en plus urgent de s'en faire, et je ne voulais pas laisser croire au public que c'était en vain que j'avais acquis mon grade d'avocat à la sueur de mon front.

Des amis compatissants, témoins de mes perplexités douloureuses, m'engagèrent à " exercer au criminel. " C'était aller d'un abîme à l'autre ; mais, comme le dindon de la fable, je n'avais pas le choix de la sauce à laquelle je devais me faire rôtir. Je m'instituai donc avocat criminel, non . . *au* criminel : ce n'est qu'une variante. Je louai un bureau, j'achetai un " Archibald, " (auteur de droit criminel) dans lequel je me plongeai jusqu'au cou, et j'attendis tous les Dumollards (1) que la société vengeresse pourrait jeter sur mon chemin. Mais plus j'allais, plus je trouvais que notre peuple était désespérément moral et fournissait peu de pâture à la vindicte publique. J'étais sur le point d'accuser mes amis de félonie à mon endroit ; j'avais trouvé *félonie* dans Archibald. Je n'avais plus dans la bouche que des expressions de criminaliste, comme un gueux

(1) Fameux assassin français.

qui, une fois monté à cheval, s'imagine qu'il n'en descendra jamais.

Un beau matin, Joseph Turgeon vint me trouver : " J'ai deux sujets à t'offrir, me dit-il ; j'ai leur cause en main, mais je ne m'en charge pas, elle est désespérée. L'un est un pauvre diable, que je crois innocent, mais qui s'est fait pincer de la manière la plus sotte ; l'autre est un pendard épouvantable, que le jury condamnera d'avance, rien qu'en l'apercevant."

C'était un début plein de promesse.

J'adoptai immédiatement le pendard et me rendis à la prison, pour le questionner et me convaincre de son innocence, comme tout avocat consciencieux doit le faire au préalable. Cette entrevue me laissa peu rassuré—j'avais encore des scrupules à cette époque—mais je résolus néanmoins de tenter l'aventure, et, au jour du procès, je me présentai devant la cour des Sessions de Quartier, survêtu d'une robe d'avocat empruntée à Geoffrion.

Il y avait foule de jeunes confrères, venus pour assister à la plus comique des plaidoiries. Ça ne fut pas long. Sur tous les

points mon client était impossible à défendre, ce qui ne m'empêcha pas d'adresser au jury une harangue, qui est restée dans les fastes du barreau. Je parlai des Thermopyles, de la bataille de Navarin, des "troubles" de 1837, des inégalités sociales et enfin de circonstances atténuantes, que je puisai dans les plus lointaines retraites de mon imagination. Tout fut inutile. M. le juge Coursol fit sa "charge" en cinq minutes. Il daigna remarquer qu'un discours *spirituel*, rempli de réminiscences historiques, ne suffisait pas pour établir l'innocence de l'accusé, et un verdict de "coupable" fut prononcé séance tenante, sans l'ombre de délibération.

Je n'eus pas le temps de me féliciter de mes débuts ; l'instant d'après mon autre client paraissait à la barre.

Celui-là avait une figure douce, sympathique, et tout prédisposait en sa faveur, mais il avait fait les choses aussi bêtement que possible. Pour le tirer d'embarras il fallait un vieux praticien ; j'examinai des témoins, je balbutiai des arguments, j'essayai de toutes les roueries les plus accréditées, mais la cause était perdue sans ressources. Tout à coup je me sentis tiré par la manche de la robe de Geoffrion. C'était un mien ami, rompu à toutes les finesses du métier : "Tu n'as donc pas remarqué, me dit-il, un *flaw* dans l'*indictement ?* Fais-le valoir tout de suite et ton client est sauvé"

Je n'étais guère homme à remarquer ces choses-là. " Un *flaw* ! lui dis-je, qu'est-ce que c'est que ça ?—Mais c'est une erreur capitale dans la mise en accusation.—" Mon ami me signala l'erreur, me la fit comprendre, ce qui était essentiel.... Alors, superbe, hérissé, triomphant : " Votre Honneur, m'écriai-je, je possède un *flaw*, oui, un vrai *flaw*, dans l'indictement, bien entendu, le plus beau des *flaws*, un *flaw* comme pas un ; je demande au tribunal de faire cesser la poursuite et de renvoyer les plaignants." M. le juge Coursol examina la pièce, découvrit qu'il y avait en effet un *flaw*, et fit aussitôt au jury une *décharge* qui mettait mon client en liberté.

Oh ! le beau jour !

Restait la question des honoraires. Je m'élançai à la poursuite de l'élargi et le trouvai, qui m'avait attendu au bas de l'escalier de la cour, au lieu de s'enfuir, comme c'est la règle lorsqu'on est l'objet d'un service rendu. A sa vue je me sentis embarrassé. L'obligé, en somme, c'était moi qui lui devais un triomphe si facile.

" Monsieur, me dit-il, je suis innocent, je vous le jure ; je suis dans ce pays-ci depuis un mois à peine, mais il m'est impossible d'y rester désormais plus longtemps ; je n'ai aucun moyen de m'acquitter envers vous, mais veuillez accepter cette " recon-

naissance " que je tiens d'un prêteur, chez qui j'ai engagé un habillement de soirée complet. Cet habillement m'est désormais inutile, mais il pourra peut-être vous servir à quelque chose."

Pour rien au monde je n'aurais voulu accepter quoi que ce fût de ce pauvre garçon, mais il insista tellement que je dus me rendre. Je pris donc la reconnaissance, et, deux heures après, moyennant cinq dollars payés au juif, je me trouvai nanti d'un habit à queue, d'un gilet et d'un pantalon tout neufs. Qu'allais-je en faire ? C'est alors qu'une idée folichonne me traversa la tête. Que j'en ai eu d'autres depuis !

* * *

Le propriétaire du " Richelieu " avait alors à son service un garçon de quinze à seize ans, qui faisait dans l'hôtel toute sorte d'ouvrages d'une nature quelconque. Ce garçon s'appelait Ménésippe. J'abordai immédiatement maître Béliveau : " Modèle des hôteliers, lui-dis-je, je prends Ménésippe à mon service et à celui de mes amis ; nous vous donnerons tant par semaine pour le temps qu'il nous consacrera ; il nous servira à table, nous exclusivement, en habit à queue et en gants blancs. Cela donnera énormément de relief à votre boutique et vous attirera une clientèle comparable à la descendance d'Abraham. Voici un habillement tout fait pour lui ; je le lui donne, mais à la condition qu'il nous serve, comme je viens de l'indiquer."

Béliveau recula de trois pas, abasourdi par cette proposition insolite ; mais, rapidement, il se remit et accepta ma proposition pour le *fun*, pour la curiosité de la chose. C'était un essai dans le grand style.

Le lendemain, Ménésippe, vêtu de noir, colleté et ganté de blanc, se tenait à son poste, raide comme une hallebarde, au bout de table qui nous était réservé, attendant que nous eussions pris place pour courir au moindre signal et exécuter nos ordres, que la divergence de nos goûts et le brouhaha soulevé dans la salle à manger par cette nouveauté prodigieuse rendaient à peu près incompréhensibles.

Oh ! Ce fut une farce digne des pensionnaires de l'Olympe en humeur de cascader. Elle méritait d'être racontée en vers épiques, de la facture de feu Arthur Casgrain, auteur de la Grand-Tronciade. Cela paraîtrait bien mince aujourd'hui peut-être, grâce à l'abus que l'on fait de l'habit à queue, à tout propos et sans propos ; mais dans ce temps-là, un *waiter* servant à la table du *Richelieu*, en habit à queue et en gants blancs, c'était plus grand que la lune dans son plein.

Pendant trois jours une foule énorme assiégea l'hôtel ; on y vint diner de tous les côtés à la fois, les bureaux d'avocats s'y vidèrent ; c'était à qui appellerait Ménésippe, lui faisant de

l'œil, essayant de l'attirer, de le cajoler et même de le corrompre, d'exercer sur lui les influences les plus illégitimes. Mais Ménésippe, que sa grandeur retenait à notre bout de table, restait insensible à tous les appels et ne daignait même pas sourire aux tentations accumulées sous ses regards.

II

Nous étions à cette époque, tous les membres de notre groupe les assidus de l'ancien hôtel Richelieu, plus ou moins pensionnaires, plus ou moins locataires, suivant que nous tenions plus ou moins logement au dehors ; mais dans tous les cas, nous étions de ces clients qu'on appelle les piliers d'une maison, et, en qualité de piliers, nous jouissions d'une foule de tolérances dont je redouterais quelque peu de faire aujourd'hui le dénombrement.

Heureusement que ma mémoire, fatiguée d'avoir eu à retenir tant de choses, m'aide à être discret.

L'ancien hôtel Richelieu était bien loin d'être à cette époque ce qu'il devint quelques années plus tard, par des augmentations, des allongements et des élargissements qui l'étendirent d'une rue à l'autre, avec une façade trois fois plus grande, sur la rue St-Vincent, que la façade primitive. L'hôtel ne comprenait absolument alors que le vieux corps de bâtiment qui, aujourd'hui, n'en est guère qu'une annexe, quoiqu'il donne accès à la buvette, à la salle à manger et aux cabinets particuliers. Mais comme tout était jeune encore dans ce vieux logis-là et combien étaient réjouissants les éclats de la bonne et franche gaieté d'autrefois, qu'on y entendait courir dans les salons et dans les corridors, jusqu'à des heures absolument indues ! Comme on y était chez soi ! Comme on s'y attablait ensemble, et comme on prenait le temps de se parler, de déguster son verre, ses verres, et de jouir un peu de la vie, loin d'être emporté, comme on l'est de nos jours, par cette fièvre d'activité brûlante qui réduit les heures à n'être plus que des minutes, et la vie qu'un arrêt entre deux trains !

Il était entendu que le Richelieu était la propriété de ses habitués aussi sérieux que fidèles, et cela à toute heure du jour et de la nuit. Isidore Durocher, le propriétaire actuel, qui était alors commis de buvette sous le sceptre d'Aimé Béliveau, semblait avoir reçu pour consigne de ne pas se coucher avant trois heures du matin, et il l'observait rigoureusement.

J'ai passé là des heures inoubliables dans la compagnie d'hommes qui ont joué un grand, un très grand rôle dans l'his-

toire du Canada, et qui ne dédaignaient pas de nous enseigner, à nous les débutants d'alors, les roueries de la politique et le dessous des choses. Avec eux nous en avons appris plus que dans bien des livres, et jamais nous n'aurions songé à leur en apprendre à notre tour, comme cela arrive à une époque de progrès disproportionné, qui ressemble beaucoup à la nôtre.

En tant qu'hôtels, ceux du Montréal d'alors n'étaient pas absolument fastueux; ils n'étaient même pas au niveau des aspirations grandioses qui envahissaient rapidement l'âme de tous les citoyens capables d'embrasser les perspectives se dessinant de plus en plus à l'horizon. A peine y en avait-il un ou deux que l'on estimerait aujourd'hui de troisième ordre, à l'exception du St-Lawrence Hall, qui venait justement de naître et qui ne se risquait encore à aucune hardiesse, rien ne faisant prévoir qu'on arriverait bientôt d'un bond à des sommets encore absolument invisibles. Des palais de la dimension, de la splendeur, de l'aménagement et de la perfection luxueuse du Windsor, il eût été impossible, même à l'imagination la plus désordonnée, de les concevoir seulement en rêve !

Mais en revanche, il y avait de ces établissements qu'on chercherait en vain aujourd'hui, des "buen retiro" d'un cachet antique, intime, en quelque sorte personnel, qui ne s'ouvraient

guère qu'à une clientèle choisie, éminemment fine fleur, endroits où l'on était sûr, à quelque heure que ce fût, de ne pas coudoyer des gens que l'on n'eût pas aimé à rencontrer ailleurs, et qui étaient l'expression d'un temps où il y avait encore beaucoup de mœurs aristocratiques et beaucoup de distinctions sociales.

Telles étaient l'ancienne maison de Dolly, à deux pas du St-Lawrence Hall, celle de Gianelli sur la Place d'Armes, et deux ou trois autres qu'il est inutile de mentionner ici.

Il y avait encore, si l'on veut remonter à une trentaine d'années au moins, d'un genre plus bourgeois mais néanmoins encore très comme il faut, le vénérable hôtel du Canada, tenu par le père Séraphino Géraldi, lequel avait pour gérant Joseph Brault, nommé plus tard messager en chef de l'Assemblée Législative, lorsque la Confédération étendit sur les provinces de l'Amérique britannique son aile chargée de promesses et de perspectives luxueuses. Ah ! le bon vieux temps ! Et qui donc eût pu soupçonner alors qu'une ville canadienne pût devenir, en vingt-cinq ans, une des grandes métropoles du continent américain ?.....

Le soir, dans le vestibule de l'hôtel, se réunissaient, en un groupe grossissant d'heure en heure, les voyageurs arrivés de toutes les parties du district de Montréal. Il n'y avait là pour ainsi dire pas d'étrangers. On se racontait les affaires du jour autour d'un gros poêle ronflant et sympathique : on parlait un peu de son village, du grand-père mort la semaine précédente, de la vieille tante *tanée* par ses rhumatismes, de la

récolte de l'automne, du prix des fourrures, des exploits des rats musqués dans les étangs, du nombre de lièvres pris au collet depuis le commencement de l'hiver, etc., etc., etc. Et il y en avait, il y en avait, et souvent cela recommençait. Les Canadiens d'alors, une fois leurs affaires finies, et ce n'était pas toujours long, leurs affaires, lorsqu'ils se trouvaient réunis, la pipe au bec, autour d'un bon poële, ne pouvaient plus se quitter. Hélas ! Hélas ! Comme tout cela est loin ; et comme, lorsque je me reporte vers ces choses passées, je crois revoir en elles des épaves d'une existence antérieure, flottant sur un morceau de planète détaché de la nôtre et emporté à la remorque de quelque planète étrangère, fort embarrassée de savoir où loger ses Canadiens dans l'espace !

III

Pareillement à nos devanciers, nous arrivions, nous, phalange fortement unie, non seulement par la solidarité de principes communs et nettement définis, mais encore par les liens d'une amitié étroite, que le temps n'a fait que resserrer davantage.

Nous étions des compagnons d'étude, de plaisirs . . . . de tout ce que vous voudrez. Mais c'est qu'on étudiait, dans ce temps-

là, et dans de gros livres, des livres plus gros encore que ceux qui contiennent les décisions du Conseil Souverain ! Avec cette différence que les nôtres coûtaient beaucoup moins cher et qu'ils étaient beaucoup plus lus ; ce qui ne nous rendait pas plus prétentieux pour tout cela.

Aussi, tout en étant jeunes, et même très jeunes à nos heures, étions-nous aussi des hommes aimant le travail fécond, comprenant toutes les responsabilités de l'avenir et nous y préparant par la culture mutuelle, sans jamais tomber dans l'admiration mutuelle, maladie infectieuse attaquant de préférence les inférieurs et les incapables qui ont besoin de s'exalter entre eux, qui s'en font accroire avec un sérieux désopilant et qui s'imaginent en faire accroire autant au public.

C'est pour cela que nous avions fondé un cénacle, mais un cénacle qui avait des réunions vraies, et non pas des simulacres, des prétextes de réunions, comme cela est arrivé dans tous les essais postérieurs dont j'ai eu connaissance.

*
* *

Je tenais alors une moitié de maison de garçon.—S'il vous plaît, ne vous voilez pas la figure—Cette maison était juste en face du couvent de la Congrégation, dans une rue étroite, sombre et déserte, qui s'appelait Saint-Jean-Baptiste, et qui a gardé son nom, son étroitesse, sa maigreur et sa

sombreur, en dépit de tous les bouleversements opérés dans la grande métropole canadienne. N'allons pas croire tout de même qu'il y ait eu un mot d'ordre, transmis de génération en génération d'échevins, depuis un quart de siècle, pour la conserver comme une relique. Non, c'est son obscurité qui l'a sauvée. De même que de tout petits moineaux échappent à la serre de l'épervier, de même la pauvre petite rue Saint-Jean-Baptiste a échappé au regard flamboyant et à la fureur meurtrière des conseillers de ville, espèce qui n'a ni entrailles, ni foi ni loi.

Les réunions du cénacle avaient lieu chez moi, et j'étais chargé d'y faire.... devinez.... un cours d'économie politique ! Hélas ! Qu'est devenu ce cours ? Quant à l'économie, on ne m'a jamais mis en mesure d'en faire, et même dans ce cas, je n'oserais répondre de rien.

Nous avons passé là des heures fécondes, dont le germe a fructifié pendant une longue suite d'années.

Dans ce temps-là il n'y avait pas encore de journaux français quotidiens à Montréal ; mais ils étaient à la veille de poindre.— On n'y comptait à vrai dire que deux grands organes reconnus de l'opinion publique ; d'un côté, la "Minerve", bouffie de patronage, replète à en crever, suant à grosses gouttes les louis du trésor, organe et instrument de George Etienne Cartier, dont les bleus ont voulu absolument faire un grand homme, ce qui n'était pas nécessaire, puisqu'ils devaient avoir un jour Joseph Tassé. De l'autre côté, il y avait le "Pays," organe des Rouges,

des rouges vrais, aussi maigre que la "Minerve" était grasse, ne paraissant que tous les deux jours, vivant de souscriptions et de sacrifices, faisant une lutte héroïque avec les seules ressources que lui apportaient et que renouvelaient incessamment le patriotisme déterminé d'alors, les convictions ardentes et l'amour exalté des principes.

On avait beau jeu faire des articles à cette époque. On n'était pas submergé par le flot toujours, toujours grossissant des dépêches qui arrivent de toutes les parties du monde. On n'avait pas devant soi des montagnes de journaux, avec leurs bataillons serrés de colonnes, et qui déferlent, comme d'énormes ras-de-marée, à chaque courrier nouveau : on n'avait pas non plus le fléau des "reporters", ces frélons de la presse, ces remplisseurs enragés qui jouent dans le journalisme le rôle de la bourre dans les canons. On pouvait s'asseoir tranquillement pour écrire son article, sans être menacé d'une averse d'incidents imprévus et de complications pouvant s'abattre à toute minute dans le cabinet sacré du rédacteur. Celui-ci, à son fauteuil éditorial, était inviolable comme un bonze dans son sanctuaire. Heureuse enfance du journalisme, où l'on prenait si naïvement des joujoux pour des réalités ! Tous ceux qui s'en mêlaient étaient des croyants. Ils croyaient que le monde irait toujours de mieux

en mieux, que de la lutte se dégagerait de plus en plus nette l'idée de vérité, de progrès rationnel, et jamais ils n'auraient rêvé qu'elle aboutirait un jour à la simple formule : "ôte-toi de là que je m'y mette, et si tu ne t'ôtes pas, je vais t'ôter", pas plus qu'ils auraient rêvé qu'à la fin du dix-neuvième siècle on pût proclamer audacieusement que " la force prime le droit."

On ne faisait jamais son article à la dernière heure, comme aujourd'hui, de peur qu'il ne "survienne quelque chose." Et comme on en était fier quand on avait touché juste ! Comme on en parlait !—on avait encore pour cela vingt-quatre heures devant soi—et comme l'article avait déjà été lu avant de paraître ! Je me rappelle, quand le premier message fut échangé par le premier cable transatlantique, entre la reine Victoria et le président Grant, les figures de nos bons Montréalais, de ces mêmes hommes qui, aujourd'hui, poseraient sans hésiter un cable entre leur ville et l'étoile polaire; la bonne moitié d'entre eux croyaient à une mystification. Ils avaient conservé un reste de jeunesse et de candeur et étaient encore capables de s'étonner ! Je ne dirai pas que c'était là le "bon temps" plutôt que tout autre ; je ne suis pas encore à l'âge où l'on commet ces amusants anachronismes ; du reste, le " bon temps" est toujours celui qui se trouvait trente ans avant celui où l'on est, et le bon temps sera le nôtre pour ceux qui vivront dans trente, quarante et cinquante ans d'ici. Mais comme on est toujours mécontent de l'époque où l'on vit, comme on lui trouve tous les défauts et tous les vices, qui, évidemment, ne pouvaient exister avant elle,

il est consolant de se retourner en arrière, là où l'on ne regarde plus qu'à travers ce prisme trompeur qui s'appelle l'histoire.

IV

Il me semble, lecteur, que parvenu au point où j'en suis de ces souvenirs, il est convenable que je vous présente les principaux personnages de notre groupe. Oh ! ils sont connus depuis longtemps, quelques-uns même en jouissance de la plus grande et de la plus méritée des illustrations.

Voici d'abord Laurier ! Laurier, que nous appelions déjà le Burke canadien, et qui préludait à ses discours parlementaires par des discours intimes, dont le style toujours élégant, l'éloquente et large allure nous ravissaient. Ce que Laurier approfondissait de préférence, c'était l'économie politique, l'histoire et le droit constitutionnel. Il savait son Jean-Baptiste Say et son Hallam par cœur. On voit que le futur avocat de la réciprocité illimitée était en germe dans les réunions hebdomadaires de la rue Saint-Jean-Baptiste.

Physionomie à part que celle-là au milieu de nous tous ! Toujours studieux, toujours absent des plaisirs, Laurier n'apparaissait que dans certaines occasions spéciales, comme dans les

banquets, et cela pour aborder chaudement, virilement, les questions politiques. Il y déployait déjà tous les caractères de l'éloquence parlementaire : c'était là son terrain, la politique étant sa véritable passion. Assurément il était destiné à s'y faire une carrière, et la plus brillante et la plus enviée, qu'il doit autant à son caractère élevé et pur de toute atteinte qu'à son admirable talent.

Geoffrion : mon vieux Geoff ! L'ami des temps durs, (a frienp in need) qui se trouve toujours là à point pour me tirer d'embarras et ramener vers moi quelques petites ondes égarées du Pactole, dont je mourrai en contemplant, à un horizon de plus en plus lointain, le cours majestueux. Geoff est à la tête du barreau de Montréal, ce que je ne peux pas lui pardonner, parce que cette place m'était due. Il plie aujourd'hui sous le poids de sa clientèle.... qu'il m'a volée. Il a encore fait pour moi toute espèce de bêtises, oui.... Dieu merci ! Il m'a endossé des billets, les a payés, me les a remis en me recommandant de les jeter au feu, et m'a prêté de l'argent toutes les fois que j'avais l'air d'en manquer,.... est-ce que vous ne trouvez pas que c'est humiliant et n'ai-je pas toutes les raisons du monde d'en garder rancune ?

La dernière fois de toutes j'avais fait un billet de quatre-vingt dollars. L'échéance arrivée, sans que je l'eusse prévue, j'avais quitté Montréal et Geoffrion était parti pour l'Europe. Je m'étais marié, circonstance encore plus inattendue qu'atténuante ; j'avais même eu un enfant mâle, héritier de toutes mes splen-

deurs, circonstance on ne peut plus aggravante et presque aussi inattendue !. . . . Pendant tout ce temps, le caissier de la banque avait patienté, n'ayant aucune appréhension sur le dénouement de cet épisode. Seulement, à de certains intervalles, qu'on appelle réguliers, en termes de finance, il me rafraîchissait la mémoire.

***

Il y avait déjà plusieurs fois que je recevais les rafraîchissements du caissier, lorsqu'un beau jour j'entends sonner vigoureusement à ma porte. C'était le facteur, le facteur tout abasourdi qui m'apportait une lettre chargée. Je l'ouvre en tremblant. Etais-je bien le destinataire et n'y avait il pas eu erreur,au dernier moment, dans l'expédition ? Non : je lis : "Mon " cher Buies. Nous te pardonnons de t'être marié à l'insu de " nous tous. Mais comme tu as maintenant un enfant, il ne " faut pas qu'il souffre pour les fautes de son père : je m'empresse " donc de te renvoyer ton billet de quatre-vingt dollars que j'ai " subtilisé ès-mains de maître . . X., de la banque . . Z. — Tu " pourras en reporter le montant, si tu le veux, sur ton héri- " tier —"Signé, Geoff.—

***

Voici maintenant Lusignan, dont je ne puis évoquer que l'ombre devant vous, car il nous a laissés, il y a bientôt deux ans, pour d'autres mondes dont le moindre est bien supérieur au nôtre. Il est mort avant d'avoir atteint la cinquantaine, après s'être fait une belle place dans les Lettres canadiennes et au moment où entraient en pleine maturité tous les fruits de son long et persistant labeur. Il est allé en cueillir d'autres plus haut, et il a bien fait de se hâter, car l'envie le guettait peut-être maintenant qu'elle le voyait en possession d'une renommée vaillamment acquise.

Lusignan était déjà lancé à fond de train dans le journalisme. Il y allait avec une " furia " qui lui a attiré plus d'un incident désagréable, mais dont toute trace est aujourd'hui perdue depuis longtemps. Ce qu'il était avant tout, c'était un amoureux des Lettres ; il adorait la grande littérature, celle des maîtres. Il avait un tempérament capricieux, plein de heurts et de pointes, présentant des angles subits et souvent difficiles à tourner, mais au fond nature généreuse, d'une fidélité éprouvée à ses principes, et possédant, outre les dons intellectuels, des qualités précieuses d'écrivain que l'on trouve bien rarement aujourd'hui, la sincérité et la conviction.

***

Gonzalve Doutre, pilier inébranlable de l'Institut-Canadien, affligé toute sa vie d'un commencement d'érésypèle qui l'avait rendu aussi sourd qu'un canon de la grande batterie et lui avait retroussé les lèvres en imitation d'ophycléide. Ce n'était pas de lui qu'on pouvait dire que ce qui lui entrait par une oreille lui sortait par l'autre. Le pauvre garçon avait assez de misère à en déboucher une qu'il s'en tenait là, quand il y réussissait, et gardait tout. Aussi, avait-il dans la tête un salmigondis impénétrable de choses touffues et accumulées qui explique comment il a pu devenir l'auteur d'un code de procédure civile assez incompréhensible pour être très estimé.

Du reste, profondément oublié aujourd'hui, ce qui est très injuste, ayant été un garçon remarquable à plus d'un titre très studieux, très instruit, grand discoureur, avocat jusqu'au bout des ongles et capable de pondre deux codes de procédure par année. Il a été assez bon pour n'en laisser qu'un, et encore on est ingrat envers sa mémoire !.....

***

Ovide Perrault, qui a été jusqu'à son dernier soupir le plus aimable, le plus généreux compagnon et l'un des plus fins causeurs que j'aie connus de ma vie.

Oscar Archambault, disparu pour la génération actuelle, profondément enfoui à l'Assomption, et dont nous avons abrégé les jours en lui faisant faire avec nous des marches forcées

autour de la montagne de Montréal ; l'aimable et conciliant Oscar, qui s'était trouvé mêlé, on ne sait comment, à des radicaux de notre espèce, et qui, du fond de l'Assomption, son avant-dernière demeure, s'étonne d'avoir pu vouloir détruire l'ordre social.

Joseph Turgeon, mort il y a déja six ans, qui avait eu un jour, lui aussi, des velléités littéraires et avait fait un essai intitulé : " Biographie de Camille Urso, la violoniste, " seul et unique essai qui avait failli tuer Camille Urso, sous le prétexte de raconter sa vie.

Letendre, dont le nom de baptême est Prisque, auquel s'ajoutait un Arthur, ce qui m'a toujours été particulièrement agréable, rédigeait alors l'*Ordre*, journal quotidien bourré de bons principes. Les " bons principes " avaient en ce temps-là une vogue prodigieuse et rapportaient abondamment, ce qui leur a valu le qualificatif qui les accompagne toujours.

Letendre est depuis de longues années protonotaire à Rimouski et il a conservé toute son intelligence, en dépit de ses fonctions. C'est à peu près l'homme le plus heureux de la province ; il a tous les droits et toutes les raisons de l'être, parce qu'il n'existe pas de nature plus liante que la sienne, ni de camarade plus obligeant. Malgré des aptitudes incontestables, il est resté sans progéniture, et son caractère n'en a pas été assombri, comme cela serait arrivé immanquablement à un autre fonctionnaire. Il hume, toute l'année durant, les délicieuses senteurs salines du fleuve qui, en face de Rimouski,

ressemble à la mer, en a toute la grandeur, la poésie et l'enivrement. Bercé sur ses grandes ondes, Letendre se laisse aller au courant de la vie, aimable, léger, souriant, heureux et vertueux..... Il est temps que je m'arrête, je pourrais en dire trop.

Au petit groupe, proprement dit, que je viens d'énumérer, noyau serré et presque indivisible, qui mangeait à la même table et habitait à peu près sous le même toit, se rattachaient étroitement d'autres compagnons, qui ont fait de nous tous depuis lors un faisceau d'amitiés indissolubles, cimentées par une estime mutuelle que rien n'a jamais entamée.

Robidoux se présente le premier dans ces souvenirs déjà si lointains pour nous qui doublons aujourd'hui, avec une bonne grâce un peu forcée, le cap de la cinquantaine.

Robidoux ne fréquentait pas assidûment le cénacle : mais nous le retrouvions souvent dans nos réunions intimes, où il se plaisait avant tout à rappeler et à citer les écrivains en renom du jour, dont le tempérament répondait le mieux au sien, ceux qui par un langage plein de ressources étonnantes, par un style merveilleusement adapté à leur objet, faisaient à l'empire de Napoléon III cette guerre de plume, si dangereuse qu'il eût suffi d'un mot pour entraîner la prison, et qui, cependant,

y échappaient toujours, grâce à une souplesse inouïe d'expression, à une habileté et à un art si profonds dans le choix des mots et dans la méthode d'argumentation, que la censure déroutée restait impuissante. Aussi, ces hommes s'appelaient-ils Prévost-Paradol, Weiss, John Lemoine, Jules Simon, Adolphe Guéroult, pour ne citer que les plus connus dans le journalisme militant.

Robidoux ne se lassait pas non plus de nous rappeler les poètes, ces demi-dieux qui habitent la terre en se retenant aux cieux, et qui n'y viennent que pour conquérir l'immortalité. Il les connaissait tous, il vivait dans leur fréquentation de tous les jours, aussi bien des génies transcendants qui, comme Victor Hugo, Lamartine, Musset, Leconte de l'Isle, tracent un sillon à jamais ineffaçable dans la mémoire des hommes, que de ceux qui, planant un peu au-dessous dans le ciel de France, ressemblent à ces doux et caressants rayons qui attirent de la terre tous ses parfums et les versent dans le cœur des hommes réjouis et consolés.

Robidoux avait dès lors le don, je dirai presque le génie de la persuasion, cette liqueur subtile qui s'infiltre dans toutes les veines, comme à notre insu, et qui chatouille si agréablement toutes les fibres ! Il se dégageait de sa personne et de ses paroles une onction glissante et pénétrante, comme se dégage de certains bois un arôme dont on est tout pénétré avant de l'avoir respiré à peine, ou comme celui qui s'échappe, s'épand et roule à flots d'un bol de " mocha " préparé

par les mains savantes de mon ami Husmer Lanctot, le plus ad-unguémisant des enfants de Thémis.

——

J'ai encore un nom a citer, cher lecteur, parmi ceux qui constituaient alors notre fréquentation intime, mais j'en ai presque peur. Et pourtant ce n'est ni le moins aimé ni le moins estimé de tous ! Je prie l'auteur de Zouaviana de ne pas s'offusquer de paraître dans le défilé de ces souvenirs de plus de vingt-cinq ans, puisque le terrain où je l'appelle est purement celui de l'amitié et de la camaraderie.

Oui, nous comptions au nombre de nos bons et fidèles compagnons le futur zouave pontifical, Gustave Drolet. O Destinée! n'es-tu pas toute faite de contrastes ? Je me trompe. Quoique nous pûssions différer sur des points essentiels, nous avions tous une même âme et nous étions semblables par notre amour pour l'humanité, quelles que fussent les voies qui conduisissent au bonheur qu'elle cherche et, qu'à nous tous, nous n'avons pas réussi encore à lui procurer.

Gustave, cependant, évitait avec un soin extrême de s'arrêter, pour y folâtrer, même légèrement, aux taillis qui bordent la route de la jeunesse inexpérimentée. Pressentant son rôle de troisé futur, il se couvrait dès lors d'une robe immaculée. Mais il était assurément loin de se douter qu'un jour lui aussi deviendrait auteur. Et pourtant, il en avait bien tous les

droits ; il a même celui de n'en pas éprouver tous les déboires. Puis-je le lui souhaiter ? Je le veux bien, de tout cœur : mais je ne puis rien contre la fatalité inexorable. Se faire auteur c'est vouloir attirer sur soi toutes les haines, toutes les envies, tout l'effort des basses et odieuses passions qui tourmentent les incapables et les salisseurs de réputation ; c'est consentir à faire de soi d'avance la cible des coups les plus envenimés, des traits les plus perfides et les plus lâches ; c'est enfin accepter d'être à toute heure du jour le point de mire des plus noires calomnies et des attaques les plus honteuses.

O mon ami ! Prends la coupe et bois-la, si ta main est robuste et ton cœur ferme ; mais je te plains de provoquer ainsi, de gaité de cœur, les reptiles qui grouillent dans l'ombre et dont la bave salit toujours le talent, quand elle ne le tue pas !

*
* *

Rappelons enfin, pour clore la liste : premièrement, ce pauvre Aristide Piché, mort aussi lui il y a une quinzaine d'années déjà, brave garçon qui avait énormément de facilité et de goût littéraire, qui me suivait comme mon ombre, ne voyait que moi et ne jurait que par moi, qui faisait toutes mes écritures, qui lisait pour moi des heures entières et que j'entraînais,

comme un satellite, dans toutes mes marches et contremarches, expéditions et reconnaissances.

Deuxièmement : un type des plus singuliers et des mieux accusés, vrai descendant des coureurs de bois d'autrefois.

Il s'appelait à lui tout seul " Jean-Baptiste Conillard Mimi Des Prés de Boisbriand de l'Epinay ", et ce n'était peut-être pas tout encore. Probablement avait-il oublié d'ajouter à cette nomenclature un " de Saint ceci ou de Saint cela ", ... espèce de prolongement bizarre que l'on voit parfois accolé à un nom canadien, comme une queue qui aurait poussé mystérieusement à un ours, l'hiver, dans son tronc d'arbre.

IV

Transportons-nous maintenant aux années qui s'écoulèrent de 1864 à 1869 inclusivement, années pendant lesquelles nous occupâmes plus particulièrement la scène, et pendant lesquelles le Montréal moderne, brisant de toutes parts sa coquille, s'élançait vers l'avenir, déjà par enjambées gigantesques.

Ces temps ne sont pourtant pas bien éloignés, et, néanmoins, ils étaient si différents du temps actuel que les jeunes gens d'aujourd'hui s'y trouveraient comme dans un autre monde,

tout ahuris, tout dépaysés au milieu des étudiants vieux modèle, dont nous avons été les derniers types.

Il y a de cela guère plus d'un quart de siècle. On a vite dit, on a vite écrit cela : " un quart de siècle ". Un trait de plume, et c'est fait. Eh bien ! Eh bien ! Ça se passe encore plus vite. Impossible de s'illusionner là-dessus. Il n'y a pas de trait de plume qui soit aussi rapide que le passé.

Mais que de choses dans ce quart de siècle ! Mon Dieu, que de choses ! C'est à en devenir tout étourdi quand on se retourne pour regarder derrière soi ce laps de temps. Naïf serait-on de s'étonner que la jeunesse d'aujourd'hui soit tout différente de celle d'alors. C'est le monde entier qui est sens dessus dsssous ! La science, les découvertes, les progrès de toute nature nous ont fait une planète qui n'a rien de commun avec l'ancienne. Par suite, les jeunes du temps présent ne peuvent avoir ni les habitudes, ni le genre de vie, ni le tempérament, ni la manière d'être de ceux d'il y a une trentaine d'années. L'ancien esprit, qui était la résultante des conditions d'un monde se rattachant au passé par mille liens, s'est comme entièrement métamorphosé Des choses, auxquelles on tenait extrêmement naguère et qui constituaient le fonds principal de l'éducation, semblent aujourd'hui des mythes. On regarde un Canadien qui, il y a trente ans, possédait déjà un quart de siècle, comme une espèce d'apparition préhistorique. Nous avons presque toutes les allures d'une première moitié du siècle à la fin de la deuxième, et ce qu'il y a en nous de vivant a toutes les peines du monde à combattre ce qui y tient du fantôme ou du fossile en préparation.

Notre génération appartenait à l'époque de transition entre le Canada ancien et le Canada nouveau. Nous avons connu le vieux Montréal, celui que nous avaient légué nos pères, avec une physionomie qui se modifiait lentement et imperceptiblement par l'action d'un progrès mesuré et longuement prévu. Noue l'avons connu, habité et pratiqué à l'époque où il n'était pas encore question d'élargir une seule de ses rues, encore moins d'en faire une de ces énormes cités modernes où les hommes oublient la petitisse de leur planète. Nous avons ainsi formé le trait d'union entre une société qui s'éteignait et une société nouvelle qui s'annonçait avec des goûts, un esprit et un genre inconnus jusque-là. D'un côté nous tenions aux fusils à pierre, de l'autre nous chargions par la culasse.

C'était à l'aurore d'un monde encore vaguement entr'aperçu, où l'illusion fait un dernier effort pour ne pas devenir la réalité et où les mille images d'un passé, qui ne laissera bientôt plus aucune trace, s'agitent encore dans l'esprit des hommes et essaient de retenir dans un lit trop étroit le fleuve qui veut s'épancher dans un vaste et profond bassin.

Ah ! Il ne faut pas croire que Montréal ait toujours été la première ville du monde ni qu'elle ait eu de tout temps l'ambition parfaitement légitime d'englober dans son sein le continent tout

entier, en le glissant d'abord par le chenal Saint-Pierre, creusé pour cette fin jusqu'aux entrailles du globe. Non, si Montréal avait alors les pressentiments de sa grandeur prochaine, elle n'en avait pas encore toutes les audaces ; elle avait encore quelque mesure dans ses témérités et il arrivait qu'on rencontrât de temps à autre un Montréalais qui consentît à marcher sur terre.

C'était au temps où l'on commençait les démolitions de la rue Notre Dame, où l'on comblait le fossé de la rue Craig et les marais de la rue Sainte-Catherine, laquelle ne dépassait guère alors le Beaver Hall, du côté ouest, au temps enfin où la rue Saint-Denis comptait tout au plus une vingtaine de maisons, qui avaient l'air de se demander par quel hasard elles étaient plantées là.

En haut, sur la côte, qui n'avait pas encore été abaissée et domptée sous les tramways triomphants, se dressait, dans un isolement dédaigneux, la grande maison de M. Lacroix, maison hospitalière par excellence, dont la moitié était occupée par la famille d'un homme qui a été le plus aimé de son temps et le plus regretté de ceux qui ne sont plus, de M. Wilfrid Dorion, dont il suffit de rappeler le nom pour que les souvenirs les plus agréables et les plus chers arrivent en foule au cœur de tous ceux qui l'ont connu.

Nous formions au cénacle un groupe d'audacieux et de téméraires qui ne reculaient devant rien, qui abordaient toutes les questions, surtout les inabordables. C'était de notre âge et de notre tempérament. Il était entendu que nous étions tous de futurs grands hommes, et nous le sommes tous devenus, à l'exception de ceux qui sont morts. Le public nous considérait déjà avec une admiration pas du tout mitigée, à laquelle se mêlaient quelques titillations fugitives de vague effroi. En ce temps-là la lutte était terrible entre une autorité intransigeante, impitoyable, déterminée à faire courber tous les esprits, à détruire les plus petits germes, les plus légers souffles d'indépendance intellectuelle, entre cette autorité, dis-je, et ce qui tenait encore de l'ancienne phalange des libéraux restés debout dans la déroute de leurs idées, et continuant à résister dans l'écrasement de leur parti.

Les exigences et les prétentions de cette autorité tracassière et asservissante ne pouvaient conduire qu'à faire des révoltés, et c'est nous naturellement qui étions les révoltés, puisque nous ne voulions ni baisser nos fronts ni nous soumettre à une tyrannie qui aurait fait rapidement, des jeunes gens de Montréal, rien autre chose que des ilotes et des ressorts de gouvernement absolu.

Aussi les séances du cénacle se ressentaient-elles parfois des colères qui bouillonnaient dans nos âmes. Mais là nous étions simplement entre nous. C'était à l'Institut-Canadien qu'il fallait nous voir, sur ce dernier rempart de la liberté d'idées et de

l'indépendance de caractère, que d'épais et obscurs bataillons battaient en brèche à toute heure, et qui, tous les jours, réparant ses blessures, montrait au milieu des tempêtes son front cicatrisé et rayonnant. Mais la guerre odieuse et féroce que l'on faisait à l'Institut ne pouvait durer indéfiniment. Néanmoins il a fallu dix ans pour l'abattre et près de cinq ans de plus pour faire disparaître jusqu'à son nom. L'Institut était venu avant le terme : c'était un enfant robuste et constitué pour affronter tous les temps, mais qui avait eu le tort de naître avant celui où il eût pu trouver les éléments nécessaires de viabilité.

*
* *

La génération à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir n'a connu l'Institut-Canadien que dans ses dernières années, années de spasmes, de convulsions, d'intermittences, d'alternatives d'espérance et de découragement, qui se terminèrent enfin par un trépas ignoré et une disparition sans éclat.

La coupe des humiliations et des désenchantements avait été épuisée : il ne restait plus que l'injustice de l'oubli et le silence fait autour de sa tombe pour compléter la destinée de l'Institut-Canadien.

Les "anciens" étaient devenus de plus en plus rares aux séances de l'Institut. On ne les y voyait guère que dans les occasions solennelles où il fallait donner de notre institution une opinion considérable.

Le fait est qu'une espèce de dégoût s'était emparé de plus en plus des libéraux de renom, et que, voyant le terrain leur échapper davantage tous les jours, ils aimaient mieux se retirer que de se compromettre sur l'arène brûlante où la jeunesse seule pouvait impunément se risquer. Puis il y avait d'autres considérations ; on avait vieilli, on était père de famille, ce qui rendait l'intérieur plus difficile à quitter après les journées de travail ; on avait des affaires, des soucis, des intérêts, mille choses qui n'embarrassent pas la jeunesse, de sorte que les hommes arrivés étaient bien aises de trouver des remplaçants ; sans cela l'Institut aurait été obligé de fermer ses portes.

M. Joseph Doutre, cependant, venait plus souvent que ceux de sa génératian. M. J. Doutre, que l'on regardait à bon droit comme le type de l'inflexibilité, de l'attachement inébranlable et immuable aux principes de la vieille école, n'avait pas voulu lâcher prise en face de l'intimidation et de l'intolérance. Il aimait à voir les jeunes gens s'affirmer, manifester hautement leurs opinions, ne relever que de leur conscience et de leurs convictions. Il aimait à les encourager de sa parole et de ses actes ; aussi le trouvait-on plus souvent en contact avec eux, et se mêlait-il davantage à leurs réunions ou aux occasions diverses qu'ils avaient de se manifester ou d'agir.

Les anciens, ceux qui avaient été les fondateurs de l'Institut, ne faisaient donc, comme je viens de le dire, que de bien rares apparitions à nos séances. Oui, cela est vrai, en général, à fort peu d'exceptions près. Mais, parmi ces exceptions, il en est une qui vaut à elle seule tout un chapitre, et dont il est juste que deux générations au moins gardent le souvenir.

***

En ce temps-là existait à Montréal un homme unique, indescriptible, tellement bizarre, paradoxal et phénoménal, qu'il ne comptait jamais avec les autres, et qu'il était impossible de le classer dans une catégorie quelconque d'hommes ayant certaines occupations ou habitudes connues et définies, vivant d'une vie commune à un certain nombre, ayant enfin des façons d'agir qu'on peut expliquer et qui se voient encore assez souvent, malgré leur étrangeté.

Celui-ci n'était rien de tout cela. Il était.... enfin, quoi ? Il était... le citoyen Blanchet.

Jamais, dans aucun pays, il ne s'était vu un type comparable à celui-là. La nature, pour le créer, avait dû tirer des ficelles inouïes. Eh bien ! Cet être singulier, qui mit à quia toute une génération, vit aujourd'hui, aussi retiré et aussi inconnu que possible, sur un lopin de terre qu'il possède aux environs d'Arthabaska, où il ne lit peut-être pas un journal, lui qui en dévorait deux cents par jour.

Le citoyen Blanchet ne se rendait jamais aux séances de l'Institut : il s'y trouvait tout rendu d'avance, le matin, dès que les portes s'ouvraient, et l'on était sûr de l'y trouver toute la journée, à quelque heure que ce fût, lisant tous les journaux imaginables qui se publiaient sur le continent américain. Il avait fait l'Institut soi, il se l'était incorporé : les livres de la bibliothèque et les journaux de la salle étaient devenus sa chair et ses os : il n'en sortait pas. Où mangeait-il ? Où couchait-il ? se damandait-on parfois : personne ne le savait. Moi, je crois qu'il mangeait des tranches de l'Institut et qu'il se couchait dans les derniers exemplaires de l'*Avenir*, qu'il avait été le dernier à rédiger.

A l'Institut, il ne disait mot à personne, et quand par hasard il s'en échappait pour aller au dehors, il allait droit devant lui, toujours par le même chemin, les yeux baissés, ne voyant, n'écoutant, ne regardant rien. Pourquoi aurait-il regardé ou écouté ? Il n'y avait au monde que deux endroits pour lui, l'Institut et son gîte. " Citoyen, holà ! d'où venez-vous donc ?— De l'Institut.—Où allez-vous donc, citoyen ?—A l'Institut.

Tous les soirs, immanquablement, à la même heure, on voyait sourdre de l'Institut, comme le jus sort du citron, une forme invariablement la même, surmontée du même petit casque, qui comptait vingt ans, et chaussée d'une énorme paire de mocassins en feutre couleur de rouille. Cette forme suivait exactement le même côté du chemin qu'elle avait suivi la veille et qu'elle suivrait le lendemain, longeant silencieusement les maisons,

roide comme un poteau d'alignement et muette comme une sentinelle qui se dérobe, tout en piquant droit devant elle. Où allait cette ombre ? C'est ce que personne n'a jamais su : mais ce qu'elle était, c'est ce que tout le monde savait.

Le citoyen Blanchet avait été le dernier rédacteur de *l'Avenir*, alors qu'il ne restait plus à ce journal que deux ou trois cents abonnés, à peine. C'est lui qui le rédigeait tout entier, de la première à la dernière ligne, qui le composait, le corrigeait, l'imprimait et le portait lui-même en ville les samedis soirs de chaque semaine. Il fit ce métier-là pendant un an, je crois, et il l'aurait fait indéfiniment, n'eût-il eu que dix abonnés à servir, si l'apparition, en 1852, du *Pays*, de ce cher vieux *Pays*, dans lequel j'ai vidé ma cervelle et mon cœur pendant huit ans, ne fût venue obliger *l'Avenir* à rendre l'âme sur le sein de son unique rédacteur.

***

Le citoyen Blanchet parlait à toutes les séances de l'Institut, qu'il fût ou non inscrit parmi les discutants, quel que fût le sujet de la discussion. Il se levait droit comme un paratonnerre, disait à peine " M. le président ", pour lui tourner le dos immédiatement après et parler tout le temps qu'on aurait voulu, dans la même attitude, sans bouger d'une semelle et le regard toujours fixé exactement sur le même point.

Sa nature, son essence même, c'était l'invariabilité. Il avait toujours la même allure, le même maintien, le même regard, le même geste et le même habit. Je ne l'ai pas vu un seul jour habillé différemment et se tenant autrement que je l'avais vu cent fois, et que j'étais certain de le voir cent autres fois.

Il faisait à l'Institut des harangues terroristes et proposait des " motions " d'un radicalisme farouche, et cependant il était l'homme le plus inoffensif et le plus doux au monde.

C'est lui qui avait un jour rédigé une requête pour faire abolir la dîme, laquelle commençait par ces mots : " Aux Citoyens Représentants du Canada.... " Cependant, dans l'Institut, quand il se levait pour parler, il ne disait jamais " Citoyen Président, " mais comme les autres, tout simplement : " M. le Président " Je trouvais cela illogique et tout à fait dérogatoire au principe comme au langage rigoureux de la bonne et vraie démocratie ; je lui en demandai la raison. Il me regarda fixement dans les deux yeux, vit bien que malgré le sérieux que je tenais à quatre, je lui faisais une plaisanterie à ma façon ; il se retourna vivement et partit d'un immense éclat de rire dont le bruit me poursuit encore.

Pour nous, nous ne manquions pas d'assister à une seule de ses séances. Aussi le public était-il certain d'y entendre une discussion tous les jeudis soirs. Quel que fût l'ordre du jour, la question à débattre, nous nous rendions scrupuleusement avec nos rôles distribués à l'avance et notre arsenal d'arguments laborieusement monté. Et tout cela, croyez-le bien, n'était pas

une pure matière de forme ni un vain simulacre de gymnastique oratoire ; nous voulions sérieusement et fermement nous former pour être un jour à la hauteur des grandes destinées que nous entrevoyions dans un avenir prochain pour notre pays.

Hélas ! Comme ces destinées semblent avoir pris à tâche de faire voir toute la futilité de nos espérances, et comme elles ont l'air de reculer indéfiniment, à mesure que nous croyons avancer !

Avant de nous rendre aux séances régulières du jeudi, il était rare que nous n'eûssions débattu longuement entre nous l'ordre du jour. Puis nous partions en guerre et quand nous arrivions, chacun avec son allure à lui, prendre place aux avant-bancs qui nous étaient invariablement réservés, on entendait un " Tiens, les voilà, " et un murmure courait parmi les rangs. Alors le feu commençait, ce feu qui se prolongeait, longtemps après les séances, dans les cabinets particuliers du Richelieu, qu'on pouvait appeler le café Procope de Montréal.

Laurier, dans la discussion, était comme un de ces sages éloquents que Platon eût placés dans son Académie. Lusignan ne tolérait pas le plus petit manquement à la forme, à la correction du langage. Acerbe dans la critique, impétueux dans l'attaque et se repliant sur ses jarrets pour lancer une apostrophe, comme le jaguar pour faire un bond sur sa proie.

Ovide Perrault parlait peu ; il se tenait dans un angle, avec son sourire narquois, défaisant un à un, derrière ce sourire, tous les beaux arguments dont nous venions d'échauffer l'atmosphère de l'Institut.

Gonsalve Doutre, toujours positif et toujours sourd, ne connaissait que les textes ; il avait un respect candide et pointu pour les dates. Avec lui pas d'échappatoire ni de tangente possible, quand le " fait historique " était là, certifié par un premier narrateur (copié ensuite par cent autres) qui, lui, le tenait de la tradition incrustée dans l'esprit des hommes par le " respect des âges, " cette admirable consécration qui exempte de toute recherche, de toute constatation personnelle et indépendante, comme de toute critique historique.

V

A cette époque tout le continent nord-américain était en feu. Une guerre effrayante hurlait à nos portes. Les Etats du nord et les Etats du sud se battaient depuis près de quatre ans. La célèbre affaire du " Trent " et mille autres affaires de détail avaient failli mettre aux prises les Etats-Unis et la Grande-Bretagne. Montréal regorgeait de Sudistes cherchant à fomen-

ter, de concert avec leurs alliés naturels les torys, des sentiments extrêmement hostiles à l'Union américaine.

Pendant que des milliers de Canadiens-français combattaient dans les armées du Nord, le gouvernement des Canadas-Unis favorisait de son mieux toutes les animosités, ou déclarées, ou sourdes, ou encore indécises, contre la grande République. Oh ! La république ! C'était là un nom digne encore à cette époque de toutes les exécrations. L'occasion était trop belle pour ne pas faire un étalage forcené de loyalisme et ne pas appeler tous les bons Canadiens du pays à faire chorus. Il n'y avait pas longtemps qu'un premier ministre avait proclamé que " le dernier coup de canon tiré en Canada pour la Grande-Bretagne le serait par un Canadien-français, " et sir George E. Cartier, héritier de cet esprit, était prêt à faire tirer ensemble tous les canons de la forteresse de Québec pour appuyer cette déclaration.

La campagne contre le Nord fut menée avec cette âpreté tranchante, avec cet esprit provocateur, cette intransigeance haineuse, ce parti pris ou plutôt ce culte du dénigrement, avec ce débordement de calomnies et cette virulence de fiel qui caractérisent les fanatiques de politique presque à l'égal des fanatiques de religion, et les assimilent bien plutôt à une secte

qu'à un parti, je veux dire cela surtout de ceux qui, ayant transporté sur un théâtre plus étroit l'esprit et les traditions du torysme britannique, en sont devenus d'autant plus intolérants et plus intolérables.

Ces hommes, que le créateur ne s'est décidé a former qu'avec bien des précautions et après avoir longtemps d'avance pétri un limon spécial, sont tout charpentés d'arrogance et d'outrecuidance. Ils consentent à la rigueur à passer pour faire partie de l'espèce humaine, mais à la condition qu'on reconnaisse qu'ils sont nés pour lui commander, que l'autorité leur est dévolue naturellement, qu'ils ont un droit unique et exclusif de l'exercer, de la tenir, et que là où le pouvoir leur échappe, ils ne sont pas tenus, pour le ressaisir, d'user, comme les autres hommes, des moyens vulgairement appelés légitimes. Aussi, quand ces hommes-là sont des catholiques, de par leur nature supérieure sont-ils plus catholiques que le pape, et tous ensemble, avec ceux de leur espèce qui sont protestants, sont-ils plus loyaux que la reine.

***

Tels étaient les hommes, auxquels le pays appartenait au temps dont je parle et auxquels il n'a pour ainsi dire pas cessé d'appartenir, depuis la fin du siècle dernier.

Quand ils virent que des conflits pouvaient éclater d'un

moment à l'autre entre les Etats-Unis et la Grande-Bretagne, par suite de l'attitude partiale de celle-ci, ils songèrent à nous discipliner à leur image et à faire germer en nous une sorte d'esprit militaire, par l'organisation sur un nouveau pied et par la régularisation des milices nationales. De là la création des écoles militaires de "cadets."

Oh ! Parlons-en, des écoles militaires. Il n'y eut rien de plus réjouissant à l'origine ; je leur dois quelques-uns des jours les plus amusants de ma vie. Aussi ne veux-je pas les déprécier ; au contraire, je voudrais les immortaliser en quelques paragraphes, s'il y avait moyen de faire passer à la postérité une seule ligne écrite en français, dans ce pays où tout ce qui est français semble frappé d'un ostracisme ou d'un dédain irrémédiable. Il y a à cela bien des causes de toute espèce, causes compliquées et qui s'aggravent tellement tous les jours, que beaucoup d'esprits excellents commencent à croire que nous nous débattons en vain pour prolonger une illusion, et qu'au lieu de courir à la poursuite des réalités, nous nous attardons à embrasser des chimères et nous complaisons à vivre dans l'ombre avec des ombres.

Combien je suis heureux, lorsque je pense à l'état toujours déclinant de notre nationalité, de revenir à mes réminiscences personnelles ! Je me console de notre amoindrissement et des dédains qu'il nous faut subir en me reportant vers ma jeunesse, vers cet âge heureux où l'on ne tient compte d'aucune réalité et où l'on s'imagine posséder l'avenir, parce que l'on possède le

présent dans toute sa plénitude et qu'on ne voit pas en quoi il pourrait jamais changer !

VI

Geoffrion, son frère cadet Victor, surnommé le petit Geoff, et un autre camarade habitaient avec moi la maison de la rue Saint-Jean-Baptiste, dont j'ai parlé plus haut et dont j'étais censé être le locataire principal.

Nous étions pris entre deux vieilles femmes, l'une en haut, qui m'avait loué l'étage où nous demeurions, l'autre en bas, dans une cave dissimulée sous le nom de cuisine, qui nous comptait ses multiples services à raison de trois dollars par mois. Elle faisait notre cuisine, composée aux trois quarts de hachis, et pour l'autre quart, de ce je ne sais pas trop, ce qui laissait peu de marge à la spéculation. Cependant nous avions quelquefois des amis à diner, quand le frère aîné de Geoff, le député de Verchères, venait à la ville, où quand je touchais des bribes de revenus, qui m'arrivaient avec une piquante irrégularité. Alors c'étaient des fêtes de Sardanapale, et des orgies . . des orgies ! ! . .

Geoffrion étudiait le droit avec autant de conscience qu'il l'a pratiqué depuis, trop de conscience. Aussi, il n'était pas riche, mais en revanche il avait pour moi une amitié profonde. Je l'exploitais.

Quand nous étions bien bourrés de hachis, il s'agissait de lui faire un passage, et pour cela des exercices répétés et soutenus. Ayant séjourné cinq ans à Paris, j'y avais appris le maniement du fleuret. Je proposai à Geoffrion de le lui enseigner. Le malheureux y consentit, ne se doutant pas quelle perfidie cachait cette honnête propositon : "En garde, Geoff." Et je le bourrais de pointes, de tierces, de coups droits, afin de lui montrer l'escrime, et pour le rendre *tough*, comme disait Jean-Baptiste Couillard Mimi des Prés de Boisbriand de l'Epinay.

Geoff se réfugiait dans les coins, derrière les tables, derrière les chaises, mais je ne permettais pas que l'exercice prît fin avant l'expiration de la demi-heure convenue. Geoff ruisselait de sueur. Il était devenu étonnamment "tough" et sa digestion était merveilleuse. Parfois Lusignan survenait. Il ramassait Geoff accablé, moulu, inerte. Il revêtait son plastron, son masque, saisissait son fleuret et s'élançait sur le principal locataire. A son tour, je le rendais "tough". Il en avait pour un quart d'heure, puis il jetait là tout le bataclan, dans un dégoût profond.

Sur ces entrefaites nous apprîmes que le gouvernement devait fonder des écoles militaires, afin de former des officiers pour la milice. Les aspirants devaient suivre un cours d'exercices pendant environ trois mois, au bout duquel ils subiraient un examen de deuxième, puis de première classe. On offrait cinquante dollars à quiconque obtiendrait son certificat de deuxième et cinquante dollars de plus à celui qui remporterait le certificat de première classe. Oh ! Ce fut une prime offerte à bien des nobles ambitions. Elle réveilla en moi des instincts militaires latents. Je résolus de concourir tout au moins pour le certificat de deuxième classe. Je me fis inscrire à l'école militaire qui venait de s'ouvrir au marché Bonsecours et j'endossai la tunique rouge

---

Les premiers exercices furent inénarrables. Les trois quarts des candidats à peu près étaient aussi déterminés que moi à se couvrir de gloire. On nous apprit d'abord à faire le salut et à nous tenir droits comme des flûtes, les bras collés aux côtes, ou à les mouvoir dans une cadence rigide, comme ceux des pantins les plus perfectionnés. Il fallait nous voir dans les rues, préparant notre attitude et notre salut militaire du plus loin que nous apercevions le profil d'un officier de l'armée anglaise ! Ceux-ci nous le rendaient avec une grâce souriante et une toute

petite pointe d'ironie aimable qui faisaient sourdre un attrait inconnu à travers la hauteur britannique. Pour moi je me délectais à projeter du plus loin possible mes saluts à des officiers que je rencontrais quelquefois dans les salons de Montréal, à les regarder maintenir un sérieux suffisamment réussi, jusqu'à ce que nous nous fussions passés, et se retourner ensuite pour m'envoyer force bonjours avec des rires joyeux.

Au bout de quinze jours d'exercices assez ponctuellement suivis, je crus m'apercevoir que mes progrès brillaient par leur lenteur et qu'aucun instinct de stratégiste ne se développait en moi. Evidemment la nature ne m'avait rien prodigué de ce côté-là, et j'allais mettre un temps infini à gagner mon certificat de deuxième classe et les cinquante dollars y annexés. Je devenais mélancolique. N'avoir rien de commun avec Napoléon m'humiliait "sans imites". Je commençais à avoir les allures d'un déclassé, d'un fruit sec incontestable. La situation était pénible. Geoffrion, dont la mission spéciale est de me tirer d'embarras, sondant mes angoisses : "Pourquoi, dit-il, ne prends-tu pas des leçons privées ?" C'était la véritable solution. Nous convînmes de ménager énormément sur le hachis et les autres articles de luxe, pour que je pusse subventionner un répétiteur militaire, avec toutes les apparences d'un aîné de famille distinguée.

La compagnie où j'étais échu était exercée par deux sergents, l'un petit et blond, imberbe et fort joli garçon, avec une voix de basse qu'il tenait évidemment de quelque ancêtre troglodyte ; l'autre, grand, élancé, svelte, très dégagé, fort souple. Je m'étais demandé souvent comment un sergent anglais pouvait avoir cette élasticité. Je le sus bientôt : il était né d'un père français, avait habité longtemps la France et parlait le français absolument comme un parisien ; de plus, il savait les armes. Tout me favorisait. Je proposai au petit blond de me donner une heure de leçon par jour chez moi, et au grand svelte de venir faire de l'escrime trois fois par semaine dans les mêmes " prémisses. "

Nous commençâmes. Mon Dieu ! Comment vais-je pouvoir raconter cela, après vingt-sept ans ? Allons-y toujours.

Pour le petit blond, mon insuffisance ne faisait pas l'ombre d'un doute, mais ça lui était bien égal. Ça me l'était presque autant à moi, je l'avoue, mais je ne perdais pas de vue mon certificat. A l'heure des leçons mes amis arrivaient en foule et le spectacle commençait. Ah ? Que n'aurait donné Offenbach pour me contempler ?

Le petit blond ouvrait sa " théorie " et me lisait quelques paragraphes qu'il essayait de me faire comprendre, et comme je ne comprenais rien du tout : " Attention ! " criait-il subitement de sa voix de basse qui m'entrait dans l'âme comme si j'avais engrouffré une caverne, et l'on m'apercevait aussitôt érigé au milieu de ma chambre dans l'attitude d'un monument

impérissable. " By the left, quick march. Halt ! By the right wing . ." Zim, boum, boum. J'étais déjà perdu, mêlé, entortillé dans toute espèce d'évolutions, péndant que mes oreilles résonnaient d'un tas de commandements militaires que j'avais entendus en France, en Italie, et qui avaient pour résultat " conjoint ", comme on dit en style de journalisme canadien, de me donner le vertige et de me pétrifier sur place comme une poterne.

Revenant à moi par degrés et sentant qu'un réconfortant m'était indispensable : " Have a glass of porter, sergeant ?" Et nous nous versions un énorme verre de ce liquide consciencieux qui ne donne jamais d'illusions et ne fait pas semblant de vous monter à la tête, quand il vous descend dans les jambes. Puis nous reprenions la " théorie, " suivie des mêmes exercices et des mêmes haltes réconfortantes. Cela avait lieu parfois bien au delà du terme de la leçon, laquelle disparaissait au sein de la plus touchante causerie. Le petit blond m'ouvrait son cœur, en dodelinant de l'occiput sur ma berceuse, envahi par un suprême bien-être et tout à fait oublieux de ses fonctions, qui s'éteignaient dans un murmure de " mark-time, " de " right " et de " left " de moins de moins accentué, pendant que moi j'achevais la conquête de l'univers, en compagnie du dieu des batailles et de suffisamment de déesses.

Après une vingtaine de leçons de ce genre, j'avais tout lieu de me croire mûr pour le certificat de deuxième classe et j'osai affronter leregard des examinateurs.

Il n'est pas permis de faire des charges de cette force. Franchement, cela aplatissait les pyramides. Ce fut dans la salle Bonsecours une explosion de rire irrépressible qui, partie de ma compagnie, éclata dans tous les rangs et gagna jusqu'aux officiers eux-mêmes. incapables de contenir ce carambolage de toutes les rates. J'étais engagé dans un mouvement inouï de conversions, à droite, à gauche, au centre, de partout, une moitié de ma compagnie allant d'un côté, l'autre de l'autre, moi courant après les deux, mon petit sergent blond ruisselant de sueur pour avoir essayé de sauver au moins mon certificat, et réduit à se tenir le ventre dans un coin, enfin le commandant général des manœuvres, lord Clinton, arrivé au dernier moment et s'expliquant la déroute générale en entendant mes " right about " désordonnés, mes " right wheel " et mes " left wheel " se heurtant les uns contre les autres, et obligé lui-même de capituler devant ce chaos et de faire rompre les rangs à tout le monde, pour que l'école, ce jour-là, ne se déshonorât pas à jamais devant la postérité.

C'était là le fruit de tant de courageux efforts !

On m'appela devant le conseil des examinateurs. Là l'avis, quelque peu mitigé, prévalut qu'évidemment je m'étais embrouillé, que j'avais perdu momentanément la tête, que je ne pouvais être absolument ignorant de l'art militaire après des études si suivies, qu'on ne devait pas se montrer sévère pour les aspirants dès les débuts de l'école et qu'il valait mieux, en somme, se débarrasser de moi en me laissant toucher mon certificat de deuxième classe, pourvu que j'abandonnasse toute prétention à celui de la première.

Que pouvais-je faire sinon acquiescer ? J'acquiesçai, et voilà comment je me trouve aujourd'hui l'un des officiers les plus anciens, et je n'oserai dire des plus distingués de la nouvelle milice canadienne.

LES JEUNES BARBARES

LES JEUNES BARBARES

UN AUTRE SCANDALE

Je ne l'ai pas cherché, Dieu m'en est témoin. Mais puisqu'il me tombe sous la main, je vais l'exploiter.

Les scandales sont faits pour cela.

Au reste, je n'ai plus d'autre spéculation à faire désormais. Pendant quatre ans, j'ai essayé d'exploiter le gouvernement provincial ; c'est comme si j'avais voulu tirer du lait d'une des vaches maigres d'Égypte. Ça a abouti—répétez donc cela pour voir—" ça a abouti " à ma destitution.

Je n'ai seulement pas eu la chance de donner ma *résignation*. Il valait encore mieux que je la " gardasse " (ô subjonctif !) pour endurer mon sort.

On n'a pas eu pour moi le plus petit ménagement. On n'a pas eu même les égards que Guillaume II a eus pour Bismarck. A quoi m'a donc servi d'être le grand Buies, comme dit madame Dandurand ?

Je n'ai plus qu'à errer avec mon désespoir, le dernier fidèle compagnon qui me reste.

Du temps que j'avais un salaire, beaucoup trop modeste, il est vrai, à mon point de vue, je pouvais au moins me promener

avec mes dettes. Aujourd'hui, mes dettes elles-mêmes m'ont abandonné, puisque j'ai dû faire banqueroute.

Or, hier soir, rêveur, je me promenais sur le rivage du Saint-Laurent, qui, à l'endroit que j'habite, a dix lieues de largeur, ce qui permet aux steamers portant le choléra de passer suffisamment loin de moi. A l'instar du canadien errant, banni de ses foyers, je discourais avec les flots retentissants, bien moins retentissants, néanmoins, que les cris qui s'élèvent de tous côtés contre le gouvernement provincial. Je murmurais discrètement à l'oreille de ces flots, qu'on appelle amers parce qu'il sont salés, combien il est douloureux d'être orphelin à cinquante ans et de n'avoir pas trois mille dollars de revenu.

Rothschild, lui, s'il a cinquante ans et s'il a perdu son père, a du moins quelque chose pour le remplacer.. Mais à moi, il ne me reste plus que le spectacle de mes ruines et de quelque gros ou petit scandale qui, de temps à autre, vient défrayer ma solitude.

Comme j'achevais de rêver snr la grève sonore, passa devant moi le postillon, ami de l'homme, qui me remit une lettre

contenant deux billets d'un dollar, pour essuyer mes larmes, et le dernier numéro du *Glaneur*, "revue" qui paraît à Montréal, à l'insu de la Commission d'Hygiène, et qui est un des cas les plus graves de la maladie littéraire infectieuse, devenue endémique dans ce pays-ci depuis une vingtaine d'années, parce qu'on n'a pas pris les précautions nécessaires pour l'arrêter à temps.

Sur la première page, je vois une photographie en pied de Léon Lorrain, un bon et brave garçon, Alsacien de naissance, venu fort jeune au Canada, noyé il y a un an environ dans la rivière Richelieu, et qui s'était avisé, quelques mois avant sa mort, de faire de la prose rimée, par simple diversion à tant d'autres qui font de la prose sans bonsens.

Il s'était dit sans doute : " Puisqu'il y a, dans la province de Québec, tant de Patagons qui se mêlent d'écrire en prose, pourquoi, moi qui n'en suis pas un, ne ferais-je pas des vers ? Et partant de là, cet excellent Lorrain avait pondu un volume fort bien imprimé, bien broché et sur très-beau papier.

Disons, entre parenthèse, que le *Glaneur* se proclame l'organe des " Jeunes " de la province. Sans doute il est l'organe d'un petit nombre d'entre eux, qui ont éprouvé, dès leur entrée dans la vie, le besoin irrésistible de l'admiration mutuelle, afin de protéger leur individuelle faiblesse. En cela ils sont plus

avancés que " nos plus fines plumes " de Québec, qui pratiquent bien l'admiration mutuelle à la quintuple essence, mais qui n'ont pas encore d'organe spécial pour la manifester.

Remarquons aussi que les anglicismes, contre lesquels on crie si fort, afin peut-être de faire oublier le reste, constituent les petits péchés, les fautes vénielles de nos publications, à quelques rares exceptions près ; les choses incompréhensibles constituent les péchés ordinaires, et les bêtises sont la monnaie courante.

Je prends mes exemples aujourd'hui dans ce qui vient de paraître tout récemment. Je pourrais fouiller à loisir dans environ cinq mille échantillons " d'énormités," que j'ai découpées indifféremment dans des publications diverses, mais j'aime mieux ce qui est tout récent, parce que cela a le piquant de la nouveauté, j'allais dire de la fraîcheur.

Je remarque tout d'abord sur la couverture du *Glaneur* cette mention :

" Aucun travail ne sera admis, s'il n'est excellent pour le fond comme pour la forme " . . . .

Cela donne à supposer que la direction du *Glaneur* se décrète d'elle-même juge de ces choses-là.

Nous allons voir.

La livraison du 10 septembre débute par un article sur Léon Lorrain, estimable jeune homme que beaucoup d'entre nous ont connu. Je me rappelle aussitôt que l'auteur de cet article s'était mis en frais de raconter, il y a deux ou trois ans, comme quoi des gens de l'Ile Verte s'étaient trouvés pris sur les glaces et avaient failli périr. Le "jeune" du *Glaneur* avait essayé de décrire les angoisses de cette situation. Je ne crois pas avoir lu de ma vie rien de plus algonquin que cette description-là. Grâce à des efforts de style ridicules, une situation des plus émouvantes et des plus tragiques tournait en une véritable bouffonnerie de cirque.

Mais entamons l'article "Léon Lorrain", pour voir si le "jeune" a réussi à apprendre quelque chose depuis trois ans.

I

"Avec les roses qui parfument les alentours ; (les alentours de quoi ?) avec le chant des oiseaux *multiples* (des oiseaux multiples !) . . .

"Je ne suis pas de ceux que *laissent* indifférents le *flot* toujours montant d'une mortalité désolante, qui *enserre* les plus méritants et les moins doués."

Comment voulez-vous échapper à un gaillard comme celui-là ?

" Je ne suis pas de ceux que la fosse éloigne, que le tombeau fait fuir, que la mort *épeurre*.

" Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai pas d'autre crainte," avait dit Joad.

Comparée au saisissant laconisme du *Glaneur*, la réponse des Gaulois : " Nous ne craignons que la chute du ciel sur nos têtes," n'est qu'une platitude.

Le " Jeune " enfonce enfin le nommé Bayard, " chevalier sans peur et sans reproche."

Mais à quel propos dit-il tout cela ? Ah ! c'est pour que tout le monde sache bien que :

" Je suis du nombre des âmes timides, mais anxieuses de savoir le pourquoi des choses et des événements ; et devant la tombe d'une mère chérie ou en face de l'ouverture béante où vient de descendre le corps d'un frère, d'un ami, *je m'incline et je songe*. . . ."

Prenez garde de tomber, jeune homme. Voulez-vous me faire voir un peu quelle corrélation il peut y avoir entre ces attitudes si imposantes d'abord, puis ces timidités avouées, et la mort de Lorrain ?

Ils ne se doutent de rien, ces " Jeunes," de même qu'ils n'ont peur de rien.

C'est là ce qu'on appelle prendre des poses pour attirer surtout sur soi-même les regards, sous le prétexte de parler d'un ami.

Maintenant, je vais aller au plus court et signaler rapidement quelques passages cueillis ça et là dans le cours de cet " écrit, " destiné évidemment à émerveiller les aborigènes.

" C'était aussi un croyant, non pas à la façon de *ces visionnaires à double pourpoint* . . . . "

Hein ! Vous dites ? . . . .

Plus loin, l'auteur parle d'Ernest Tremblay, *énigme vivante et caressant des rêves de hautes sphères* . . . . Quelle sphère était-il en train de caresser, lui, le " jeune ", quand il écrivait son Léon ?

" Je m'attachai sincèrement *à ce gros et jovial alsacien blond*, à l'âme un peu assombrie par cette pensée désolante qu'on retrouve un peu partout chez ceux que l'exil *empoigna* jeunes encore ; être incompris, se savoir persécuté et sentir en soi une *mer* de poésie et d'idéal *heurtant ses vagues sans cesse agitées aux récifs multiples des exigences de la vie de chaque jour.*"

Dieu du ciel ! qué que c'est qu'ça ?

Il est vrai qu'après le flot qui enserre, on pouvait s'attendre à voir l'exil qui empoigne ; mais c'est égal, c'est trop à la fois. On a bien raison de dire que les Canayens sont toujours *maganés.*

Voilà bien cependant ce que les gens, qui n'ont jamais été critiqués, s'imaginent être du style ! Comment voulez-vous ? La critique n'existe pas dans ce pays-ci ; il n'y a pas non plus de professeurs de style, et les " jeunes " sont convaincus qu'ils

peuvent écrire sans avoir eu de maîtres, sans avoir été cent fois corrigés et recorrigés. Ils sont convaincus qu'il leur suffit pour savoir écrire d'avoir traîné sept ou huit ans sur les bancs d'un collége quelconque de la province, où les professeurs compétents sont aussi rares que les justes dans Sodome.

Voilà pourquoi les insanités pleuvent dans une foule de choses imprimées. Je connais des individus qui ont obtenu toutes les distinctions pseudo-littéraires, des individus dont les noms paraissent dans toutes les circonstances qui se présentent ou qu'ils font naître, et qui écrivent à peu près dans le genre du jeune *Glaneur*.

" Le soir venu.... nous allions au hasard, un peu *bohémiens* (il veut dire bohêmes), cherchant..admirant..*la rade et son station aux allures génées.*" (Misère ! Mais arrêtez-vous donc jeune homme.)

" Et il parlait toujours, il parlait sans cesse, ayant un sourire à tous et *une bonne parole au besoin.*" (C'est bien le moins que lorsqu'on parle sans cesse on ait une bonne parole *au besoin.*)

" Parfois, sous l'iufluence de *ce* je ne sais quel *vent sombre montant du fossé* (oh ! là, là, là, là !) il s'attristait et devenait rêveur. En bon ami, je respectais *son silence....*"

Comment, sacrebleu ! Vous venez de dire qu'il parlait toujours, qu'il parlait sans cesse, et vous respectez son silence !....

Un jour, il faisait nuit, le tonnerre en silence.

Par des éclairs obscurs annonçait sa présence..

Plus loin : " Les *inconoclastes* dans notre pays ne sont pas rares, et notre pauvre ami Lorrain en avait une peur atroce, *qui l'attristait.*

" La mort hideuse le guettait, un soir d'hiver, au bord de cette rivière *qu'il aimait tant* (on n'a jamais pu savoir au juste pourquoi ; dans tous les cas elle ne l'a pas payé de retour.) On pense tout naturellement à Napoléon qui voulait être enterré sur les bords de la Seine, au milieu de ce peuple français *qu'il avait tant aimé* !

" Affolé, épeurré, croyant voir partout des êtres invisibles qui en voulaient à ses jours, *il sortit et voulut aller au hasard...*"

Ah ! par exemple, finissez, cette fois. Quoi ! Voilà un homme entraîné sous les glaces épaisses, et qui sort et veut aller au hasard !... Qu'on l'arrête, qu'on l'arrête, il va se tuer !...

C'est qu'il ne se contente pas de cela, le jeune que rien n'épeure. Il veut se citer lui-même, et il rappelle un "portrait" qu'il a fait de Léon Lorrain, le 28 novembre 1890 — la date est scrupuleusement indiquée pour qu'on n'ait aucune raison d'ignorer ce monument — dans l'*Union libérale* de Québec, ce qui a été probablement la cause déterminante de la chute de ce journal. En voici un extrait.

" Notre poète est blond, *d'un blond d'Allemand ;* un peu grassouillet, *à la Fréchette ;* teint animé, yeux bleus, *démarche d'abbé*, manières aimables et polies, tout chez lui s'harmonise

parfaitement. On n'y rencontre pas de ces *heurts de nature qui blessent l'œil* et font, de prime abord, un effet désagréable."

Un blond d'allemand ! Est-ce que c'est une couleur particulière, ça, le blond d'allemand ? En quoi diffère-t-il du blond ordinaire ? Notre jeune homme, qui n'a jamais vu d'Allemands dans sa vie, j'en suis presque sûr, a lu quelque part : Les blonds Allemands par ici, les blonds Allemands par là, et il est si convaincu qu'un véritable Allemand doit être blond avant tout, que, s'il en voyait un brun, il le prendrait immédiatement pour un Turc.

Et puis, avouons que ce n'est pas très aimable de dire d'un Alsacien qu'il est d'un blond d'Allemand. Ses mânes doivent en frémir, comme on dit en phrase étonnamment neuve.

Il en est ainsi du " grassouillet à la Fréchette et de la démarche d'abbé ". Il est étonnant, comme lorsqu'on est une fois parti à dire des machines comme celles-là, on ne peut plus s'arrêter !

Il paraît que tout cela, mêlé ensemble, *s'harmonise parfaitement* et que les *heurts de nature* ne sauraient troubler en aucune façon cette harmonie savante qui résulte d'un homme blond d'Allemand, grassouillet à la Fréchette, au teint animé, aux yeux bleus (il a oublié de dire bleu " de Prusse ") et à la démarche d'abbé.

O lecteurs ! Pardonnez-moi, pardonnez-moi.

Maintenant, qu'est-ce que cela me fait, à moi, que ce soit le jeune Calixte Radiguet ou monsieur Chrysostôme Pâturot qui ait écrit les choses inquiétantes que je viens de signaler ? Je ne connais pas leur auteur, je ne l'ai jamais vu de ma vie, je ne sais pas s'il est d'un blond d'Allemand ou d'un blond de Cosaque. Le saurais-je que cela ne ferait absolument rien. Il n'y a pas ici de question personnelle, mais une question extrêmement sérieuse pour nous. Il s'agit de mettre un frein à ce débordement soi-disant littéraire qui achève de nous faire passer pour des êtres réellement inférieurs, et qui révèle aux yeux de l'étranger notre véritable condition intellectuelle, la plus déplorable qu'il y ait au monde.

Avec notre baragouin littéraire, qu'on a proposé dernièrement d'exhiber à Chicago comme on exhiberait les ustensiles d'un troglodyte, nous mettons le sceau à notre misérable éducation et nous donnons aux autres peuples toutes les raisons possibles de ne pas savoir où nous classer dans la famille humaine. Si, comme le CANADA-REVUE et la *Patrie* l'ont fait remarquer, à propos de la présence des marins français dans le port de Montréal, nous sommes les véritables enfants de la civilisation, qu'est-ce donc en matière de littérature ? On ne saurait croire tout ce qu'il y a d'enfantillages et de niaiseries, sans compter les énormes fautes de langue et de style, dans la plupart des ouvrages qu'on aurait le malheur de choisir pour aller faire rire de nous à quatre cents lieues de ce qu'on appelle l'Athènes du Canada, une Athènes où il n'y pas la plus petite biblio-

thèque publique et où la lecture du *Courrier des Etats-Unis* est interdite !

Et comment voulez-vous qu'il en soit autrement dans un pays où l'on étouffe dans le germe toute indépendance de l'esprit, tout essor intellectuel librement tenté ? Nous sommes le peuple le plus arriéré du monde, comparativement à ce que nous devrions être, formés que nous sommes des deux races qui marchent à la tête de la civilisation. Nous donnons ce spectacle unique, parmi les peuples éclairés, d'un peuple qui ne renferme pas de "classe" instruite. Il y a chez nous des "individus" instruits, voilà tout ; et encore ne le sont-ils que relativement au reste des Canadiens. Tout homme qui a réussi, dans notre petite province, à acquérir une valeur réelle et un fonds intellectuel sérieux, ne le doit qu'à ses propres et pénibles efforts, sans aucune aide, voire même en dépit de tout et à travers tous les obstacles entassés sur sa route.

Et l'on prétendra que c'est dans un milieu pareil qu'il peut exister une littérature nationale ! Eh bien ! Cette littérature, non seulement n'existe pas, mais encore est radicalement impossible, et elle ne cessera de l'être que lorsque ceux qui se mêlent d'écrire auront pu se former dès leur jeunesse dans des colléges où du moins on le leur aura appris, en même temps

qu'une foule d'autres choses qu'on n'y enseigne pas davantage aujourd'hui. Et en tête de ces choses on peut compter l'histoire, la géographie, la critique, l'analyse qui développent et affermissent le jugement, enfin surtout la dignité humaine qui forme les caractères et permet à un jeune homme d'affronter virilement les difficultés de la vie, de compter avant tout sur lui-même, au lieu de se faire dès le début un méprisable charlatan, un diffamateur gagé et l'esclave de tous les pouvoirs, afin de gagner un pain trempé dans toutes les hontes.

***

Je le répète : il y a ici une question de la plus haute gravité pour nous. Puisque nous sommes en train de nous dégourdir, d'ouvrir les yeux, puisque nous avons retrouvé la parole enfin, et que nous n'avons plus peur de crier nos maux, voici, entre mille autres, une réforme à opérer, et cette réforme est essentielle. Il faut établir une quarantaine rigoureuse autour de la " jeune " littérature comme celle que je signale dans le présent article, la littérature de " nos plus fines plumes", qu'on peut appeler " la vieille, " nous ayant fait à elle seule suffisamment de mal pour que nous ayons le droit de prendre toutes les mesures préventives contre un nouveau fléau.

Au reste, tout est à refaire dans ce pays-ci, ou plutôt tout est à faire sur de nouvelles bases, depuis la plus petite école de

village jusqu'à ces grands corps qui portent le titre pompeux d'Universités. Nous n'avons aucune institution spéciale pour former la jeunesse, à qui toutes les carrières modernes sont fermées, si ce n'est l'Ecole Polytechnique de Montréal ; et encore celle-ci est elle insuffisante, puisque les jeunes gens qui en sortent sont obligés d'aller compléter leurs études en Europe, s'ils veulent aborder l'exécution des grandes entreprises, soit industrielles, soit scientifiques.

Il y a infiniment à dire sur une question comme celle-ci, développée et envisagée sous toutes ses faces.

Les productions littéraires, comme nous en voyons tant, sont le fruit de l'ignorance générale. Si l'oisiveté est la mère de tous les vices, l'ignorance est la mère de toutes les sottes prétentions. On veut planer avec les aigles quand on a à peine l'envergure d'une chauve-souris, et l'on signe "Alexis Radiguet", avec la conviction que l'on signe "Gérard de Nerval."

Pour ma part, je serais porté à toutes les indulgences possibles à l'égard des "Jeunes," s'ils ne nous fendaient pas la figure avec leurs prétentions outrecuidantes, s'ils voulaient être modestes un seul jour, comme il convient à des gens qui savent assez peu pour avoir tout à apprendre ; s'ils voulaient enfin se mettre dans la tête qu'ils sont très malades, et que s'ils continuent de

braver les lois de l'higiène morale, ils courent le risque de devenir un objet particulier de sollicitude pour les municipalités dont ils relèvent. N'est-ce pas, par exemple, un symptôme extrêmement pénible de cette maladie que de voir le même "Jeune," dont il est ici question, crier à tue-tête dans un des numéros du *Monde Illustré* de 1890 : "Place aux Jeunes."

C'est-à-dire: "Vous, hommes mûrs, qui, depuis vingt à trente ans, avez passé votre temps à l'étude, qui vous êtes formés, qui avez acquis une valeur sérieuse et un fonds de connaissances considérable, qui, seuls, pouvez éclairer la jeunesse, la critiquer avec fruit et lui montrer les innombrables écueils de la pensée et du style, faites place à de jeunes lévites qui n'ont jamais manié que l'encensoir, et qui, lorsqu'ils se trompent et prennent la plume en main, font des pâtés à chaque ligne ou passent à travers le papier à chaque mot.

On en verrait de belles !

Un journal de Québec demandait récemment, avec beaucoup de bonsens, qu'on se procurât dans les colléges de vrais Anglais pour enseigner aux élèves la langue anglaise, devenue absolument indispensable.

De grâce, commencez par nous donner au moins des professaurs de français, qui soient des Français et non pas des

Canadiens ayant à peine fini leurs " études, " et que l'on institue, dès le lendemain de leur cours, professeurs de toute espèce de choses dont ils n'ont pas la moindre idée.

Maintenant, *je concours dans l'opinion* du lecteur, qui trouve que j'en ai dit assez pour aujourd'hui.

NEC PLUS ULTRA

UN MONUMENT

" Grâce aux dieux, mon ahurissement dépasse tout ce que j'ai pu rêver ! " disait Oreste à son fidèle ami Pylade. *

Ceci n'est pas tout à fait textuel, mais ça pourrait l'être.

Il y a déjà plus de deux cents ans que Racine a mis *à peu près* ces paroles dans la bouche de son bouillant personnage. Je le regrette profondément pour moi, car c'est exactement, et mot à mot, ce que je me suis dit à moi-même en lisant un . . . ., comment pourrait-on bien appeler cela ? que " La Patrie " du six décembre dernier publiait sous le titre " Comme dans la vie", et signé d'un certain docteur C., praticien étonnant que sa valeur retient à la campagne.

Depuis plusieurs années déjà je me suis habitué à voir passer sous mes yeux, sans jeter un seul cri, des énormités de toute espèce, et je croyais sincèrement en avoir trouvé la limite possible dans les productions abracadabrantes d'un groupe assez nombreux de jeunes gens, qui ont reçu évidemment pour mission de terminer notre grand siècle dans une orgie d'insanités.

(*) Dans la tragédie d'Andromaque, Oreste, fou de douleur, jette au ciel une imprécation qui commence par ce vers célèbre :

Grâce aux dieux, mon malheur passe mon espérance!

Mais " je n'étais pas encore au bout", comme on dit.

On a beau vieillir, il reste toujours à voir quelque chose de plus étonnant encore que tout ce qu'on a vu ; mais je crois pouvoir dire enfin que cette fois j'ai touché le terme, qu'il semble impossible de dépasser la page que je vais mettre sous les yeux de mes lecteurs, et que si l'on ne peut pas tirer l'échelle après cela, c'est qu'il est grand temps pour nous d'émigrer dans une autre planète, la nôtre étant évidemment condamnée à tourner bientôt autour de la lune, jusqu'ici son humble serviteur.

C'est en tremblant que j'aborde la dissection d'un pareil sujet. Les expressions vont me manquer pour peindre l'affolement dans lequel mes pauvres lecteurs vont être précipités par ma faute ; mais je puis bien me permettre de les traiter ainsi, en retour des complaisances coupables qu'ils ont toujours eues et qu'ils auront toujours pour moi.

Au reste, j'en suis bien convaincu, ils me sauront gré d'avoir remis ce monument sous leurs yeux et de l'avoir sauvé de l'oubli, pour défrayer leurs loisirs.

Dans une récréation littéraire que je me suis donnée, il y a quelque temps, sous le titre " Un autre scandale ", à propos d'un écrit que je croyais ne pouvoir jamais être dépassé, j'avais néanmoins trouvé ça et là dans cet écrit une ligne ou deux qui échappaient au ridicule, mais ici il n'y en a pas une, ô Dieu ! non, pas une. C'est du délire tout pur.

Allons, lecteurs ! Du courage, et tenons-nous bien.

COMME DANS LA VIE

" Comme dans la vie ! " Cela a l'air de vous promettre des situations extrêmement dramatiques, comme le roman d'Albert Delpit qui porte ce titre. Ah ! bien oui. Vous allez les voir, les situations !

Voici comment cela commence.

" Le grand vieillard, bâti comme les chênes et enraciné comme eux, vient de terminer sa course. "

D'abord, s'il est enraciné, il est difficile qu'il ait pu courir.

Remarquez bien que c'est le début, cela.

Qu'est-ce que c'est un peu que ce grand vieillard, bâti et enraciné comme les chênes ?

On n'en a pas encore entendu parler. D'où vient-il ?

Je conçois très-bien que Victor Hugo ait pu commencer une poésie par ce vers :

L'enfant avait reçu deux balles dans la tête,

parce qu'on sait d'avance ce dont il s'agit ; tout vous y a préparé ; c'est comme une suite aux pièces de vers antérieures ; le poète n'offense ni le goût ni la raison en écartant les préambules inutiles. Mais débuter par une pareille prise de possession de son sujet, quand personne ne sait ce qu'est ce sujet, ni où vous voulez en venir, ni ce dont vous allez parler, c'est abuser de ces procédés inexplicables au moyen desquels les décadents cher-

chent à introduire une littérature fantasmagorique, montée sur des échasses à deux cents pieds du sol. On n'en comprend pas un mot, et c'est ce dont ils se glorifient. Plus ils sont incompréhensibles, plus ils sont admirables à leurs propres yeux et plus ils sont convaincus que le pauvre vulgaire est tout simplement incapable de les comprendre.

Immédiatement après :

" Les dernières notes du lugubre *libera* me résonnent encore à l'oreille. "

Voilà maintenant le docteur C. qui entend subitement un chant funèbre. S'il nous disait qu'il s'était mis tout à coup à éternuer, c'eût été absolument la même chose. Il n'y a pas plus de raison pour l'un que pour l'autre.

Mais, voyez-vous, ça fait dresser l'oreille, cette manière de dire les choses. Et tout cela, distribué en petits paragraphes d'une ligne ou une ligne et demie.... Quoi de plus saisissant ? Le paragraphe ! Il n'y a rien de tel pour frapper à coups redoublés sur l'esprit du lecteur ! Un alinéa tout seul n'est peut-être pas grand'chose en soi, mais une trentaine d'alinéas de suite, c'est évidemment du génie.

" Les gouttes d'eau bénite sont à peine séchées sur son cercueil. "

Le cercueil de qui ? On se le demande. Du grand vieillard, direz-vous ? Mais vous ne nous avez nullement fait assister à sa mort, vous ne l'avez nullement conduit a l'église. Et puis

avouez que voilà des gouttes d'eau bénite qui mettent singulièrement de temps à sècher, puisque dans l'alinéa précédent même, vous ne parlez de tout cela que comme d'un souvenir : " les dernières notes du *libera* me résonnent *encore* à l'oreille . . "

Croyez-vous en bonne vérité qu'on puisse de la sorte, dans un tableau ou dans un récit, mêler toutes les circonstances, intervertir toutes les péripéties du fait qu'on raconte, au lieu de les présenter dans leur ordre naturel, en ayant soin avant tout de commencer par le commencement, ce qui est essentiel ? Que diriez-vous d'un acteur arrivant sur la scène et s'exclamant dès l'abord :

Le flot qui l'apporta recule épouvanté,

sans nous dire au préalable ce que ce flot apporte et pourquoi il recule épouvanté ? Vous croyez peut-être que ces procédés de style, au rebours de toutes les règles et même du simple bon sens, produisent un effet mirobolant sur le lecteur étourdi ?. . Détrompez-vous, docteur, et soyez convaincu que tout l'effet produit, c'est la consternation.

" Je sors de l'église où je n'ai cependant pu prier :—j'en *demande excuse* à Dieu. "

Et pourquoi n'avez-vous pu prier ? Y a-t-il quelque chose qui nous l'indique ? Nous avez-vous fait part de quelque émotion incontrôlable ?

Demandez *pardon* à Dieu, jeune homme, l'occasion en est excellente ; mais ne lui demandez pas *excuse* : Dieu ne vous

en fera jamais. — En revanche, il vous pardonne : soyez en bien sûr.

" Seul, probablement, de tout le monde accouru, une distraction bête, une hantise m'en a empêché. "

C'est à LA PATRIE qu'on en a eu une distraction bête quand on y a laissé passer aux mains des typhographes cette élucubration patentée ! Si encore il y avait là-dedans quelque chose, un rien, une simple apparence qui rappelât ce qui se passe d'ordinaire dans la vie ! Mais il n'y a rien, rien, tout au contraire. Et le docteur n'en continue pas moins à battre l'air de ses ailes.

C'est pourquoi personne n'a encore compris un mot, et il a déjà écrit treize lignes, qui forment à elles seules cinq paragraphes ! C'est de la hantise, cela, à coup sûr.

Du reste, nous allons voir ce que c'est que cette hantise

" C'est que j'ai *déjà* sauvé la vie à cette homme. "

Voilà un *déjà* qu'il faut atteler aux pyramides.

Ah ça ! Mais, venez-vous ici assister à un enterrement, oui ou non ? Et *tout ce monde* accouru, est-il là pour contempler un citoyen sauvé *encore une fois* par vous ou pour lui dire l'adieu suprême ? Combien de fois faut-il que vous lui sauviez la vie, *à cet homme*, pour être bien sûr qu'on l'enterre ?

Toujours la " hantise " !

" Sauvé.. aussi *sûrement* que si j'eusse saisi la balle qui *allait* le tuer, aussi *clairement* qu'en tranchant la corde qui *allait* le pendre. "

Quand on saisit la balle qui *va* tuer quelqu'un, on le sauve *sûrement*. Quand on tranche la corde qui *doit* le pendre, on le sauve *clairement*.

C'était pas la peine,
C'était pas la peine,
C'était pas la peine, assurément
De changer d'adverbe aussi prestement.

Voilà tout de même un condamné qui peut se vanter d'avoir de la chance dans sa vie . . . comme dans la vie ! Je ne sais s'il était bâti comme les chênes, mais bien sûr qu'il était " enraciné comme eux."

" Je ne veux rappeler la chose que pour rendre hommage à la médecine : (vous allez voir comme c'est rien que pour cela ! l'*exécutant* n'est pour rien."

L'exécutant ! Le docteur a fait ça en musique, par dessus le marché ! Si encore il avait écrit l'*exécuteur*, pour rester dans son rôle !

" Peut-être alors que le *rôle que nous jouons parfois* sera mieux jugé, qu'on y trouvera l'apothéose à côté du persiflage, qu'on y trouvera les larmes à côté du rire."

Oh ! oh ! En voilà par exemple ! Shoo fly, don't bother me.

Heureusement que le docteur n'entreprend rien *pour rendre hommage* à la médecine. Il la coulerait du coup.

Mais le voyez-vous qui parle déjà d'apothéose ? Il n'a encore risqué qu'un bout d'oreille ; mais tout à l'heure cette oreille va paraître toute grande, et vous allez voir comme elle est grande ! . . .

" C'est déjà un peu *en arrière* que cette *aventure*, mais je ne l'ai point oubliée."

C'est une aventure maintenant qu'un malade soit soigné par le médecin de son village ! Et une aventure *en arrière* ! Savez-vous ce que c'est qu'une aventure en arrière ? Non. Eh bien ! vous allez l'apprendre.

" Sans alors y attacher plus d'importance que de raison—tant le sentiment du devoir est naturel chez le médecin !—[voyez vous l'*exécutant* qui commence a poindre, là, tout de suite ; il ne s'agit déjà plus de la médecine.] Ce n'est que de ce matin que je me *reprends* à y réfléchir profondément "

Qu'il est donc maladroit dans sa manière à lui de s'effacer pour rendre hommage à la médecine, ce bon médecin !

***

Mais le moment est venu pour vous, lecteur, de tomber tout de votre long.

" Ce n'est pas à toute minute qu'il est permis à un homme de se compter *puissant comme celui qui donne le jour*, qu'il peut dire *sans crainte de contradiction :* Vous, monsieur, vous me devez la vie."

Là ! Mais la médecine, la médecine ? J'ai beau chercher, je ne vois encore que l'*exécutant*, toujours l'exécutant. Aussi, ce n'est pas un mince exécutant que celui-là. *Puissant comme*

celui qui donne le jour ! Plus exécutant que cela n'est pas possible. Et savez-vous pourquoi il est si puissant que cela, cet exécutant ? Il n'y a plus moyen de tarder à le dire. Tout le monde en a l'eau à la bouche. C'est parce qu'il a réduit jadis une hernie au vieillard enraciné !

Réduire une hernie ! Opération qui se pratique tous les jours dans le pays par excellence des crevés, sans qu'on ait jamais vu ni entendu un médecin, fût-il aussi puissant que le Créateur même, prendre la peine de se targuer de cette vulgaire opération dans toute une colonne de journal, où il se met en ligne avec l'Eternel !

Et dire qu'il s'est trouvé des gens pour prétendre que les Canadiens sont une race inférieure, quand ils possèdent des exécutants de cette force !

" Même dans notre chère profession de médecin, *quelque bonne volonté* que nous ayons de nous attribuer un *succès de survie*, il est très-rare qu'il n'y ait *point d'issue* pour le doute. Nous sommes souvent moralement convaincus d'avoir réussi à sauver les jours d'un pauvre diable, mais le *sceptique peut-être ??* qui se dresse inévitablement *nous éreinte nos convictions.*"

Ouf ! Ah ! Attendez. Nous allons respirer d'abord, puis nous reprendrons ce galimatias si informe, si barbare, qu'il ressemble à ces grossiers fétiches des nègres d'Afrique qui ont une tête d'hippopotame sur un corps de crocodile, collé à des pattes de girafe.

D'abord, pour de " la bonne volonté " de s'attribuer des

succès, le docteur C. en a *en masse*, comme on dit : il en a même beaucoup trop. Je lui reconnais même une bonne volonté féroce pour assommer ses contemporains avec ses articles, et il l'exerce sans pitié, sans vergogne.

C'est égal, il est roide à avaler le "succès de survie." Pour du succès, le docteur en a un incontestable.—Et Erostrate donc ? Et ce groupe des "jeunes" de Montréal, qui n'ont pas la moindre notion de langue ou de style, pas la moindre idée des convenances du langage, qui écrivent furieusement des choses sans queue ni tête et qui s'appellent entre eux des écrivains, par dessus le marché, est-ce qu'ils n'en ont pas, aussi eux, du succès ! Oh ! Ce n'est pas le succès que je discute : c'est le *survie* qui m'effare. Voyez-vous un homme ordinaire, aussi modeste que le docteur C. est puissant, à qui il arriverait un succès de cette espèce étonnante ?

Il aurait toutes les raisons du monde d'en perdre la tête. Dans le cas présent, c'est encore plus fort, c'est nous qui la perdons.

Ensuite, docteur, vous dites qu'il est rare, dans votre profession, qu'il n'y ait point d'*issue* pour le doute. "Issue" en français, se dit d'un lieu par où l'on sort. Les mortels communs, qui se contentent "d'avoir *reçu* le jour" et qui parlent comme tout le monde, disent qu'il y a *place* pour le doute ou *raison* de douter ; mais il répugne essentiellement à la tribu des "jeunes," laquelle n'a pas le sens commun, de parler communément. Ils n'ont qu'une manière de se distinguer

et ils en abusent. Dans leur bouche, pas un mot n'a son sens véritable et il y en a des milliers qui n'en ont aucun. Oh ! Si l'on avait le temps et surtout l'envie de relever une foule de choses mirifiques qui paraissent, chaque semaine, dans une couple de publications où les " jeunes " sont allés chercher un refuge, après l'*issue* de la vie du défunt *Glaneur*, on aurait de quoi occuper une imprimerie entière pendant toute une génération. Et si on s'amuserait, bon Dieu ! Si on s'amuserait-il donc, donc ! !....

*
* *

Mais vite, reempoignons notre docteur C. Celui-là nous donne autant d'amusement à lui tout seul, pour une fois, que toute la *gagne* ensemble...

" Le sceptique Peut-être ?? (avec deux points d'interrogation) dit-il, qui se dresse inévitablement, nous *éreinte nos convictions*."

Voilà le docteur qui commence à avoir quelque chose de cassé. Ça va être beau tout à l'heure, car nous ne sommes encore qu'au tiers de son article !

Et il continue, avec ses convictions de plus en plus éreintées.

" Je fus appelé auprès de mon vieillard à la *cinquante-sixième* heure d'un étranglement herniaire qui l'avait réduit à la dernière extrémité — les parents mettant sur le *compte de l'âge* (voilà des parents comme rares de créatures) — quatre-

vingt-trois ans. — (Il était évidemment inexcusable d'être si vieux que cela, le bonhomme. Il ne savait pas qu'à cette âge-là on a tous les torts. Tout de même, qu'il se trouve des parents qui mettent sur le compte de l'âge un étranglement herniaire, c'est vif. Cela me paraît merveilleusement imaginé pour assurer un succès de survie), les parents mettant sur le compte de l'âge, disions-nous donc, " les *symptômes* de cette *maladie étrange* qui le poussait à la mort. "

" Maladie étrange " fait très-bien ; c'est d'un effet sûr. Il y a encore des gens à l'imagination sensible chez qui la vue seule du mot *étrange* produit une véritable commotion. Mais il n'en reste pas beaucoup dans notre siècle à qui vous pouvez parler, sans qu'ils vous rient au nez, des *symptômes* d'un étranglement herniaire !

Nous ne sommes pas tous des parents du vieux.

" *D'un coup d'œil* il me fut facile de comprendre la terrible responsabilité qui *m'était faite*. (Plus *puissant* même que celui qui donne le jour, cet étonnant docteur C., puisqu'il *comprend*... d'un coup d'œil !)

" Il me fallait entreprendre une lutte corps à corps avec la mort . . . j'échouais, et *c'était fini*. (On comprend cela " d'un coup d'œil " : c'est assez clair. Quand vous luttez avec la mort, si ce n'est pas vous qui la domptez, c'est elle qui vous dompte, et c'est fini, archi-fini, aussi clairement, aussi sûrement que la corde ou que la balle qui *va* vous tuer ou qui *doit* vous pendre.)

" Le médecin seul a de ces angoisses. . . (Ah ! pardon : je

commence à en avoir de terribles depuis votre apparition chez ce malheureux vieillard), et plus elles sont horribles plus elles mettent *en relief* la confiance *étonnante* (je vous crois) exigée de ceux qui *aveuglément* (ah ! pour ça, c'est vrai), vous remettent leur vie entre les mains.

Quel gâchis, bon Dieu ! Quel pathos ! Arrangez cela comme vous pourrez "les angoisses horribles des médecins qui mettent en relief la confiance étonnante exigée. . . "

Cela s'appelle à la campagne *parler dans les târmes.*

*
* *

Il serait temps de prendre quelque chose, je pense,

Pour nous remettre
Pour nous remettre.....

Mais envoyons fort encore un peu.

" Il n'y a que le médecin sur la terre, (dit celui qui s'appelle C.) qui puisse se vanter de produire de tels sentiments."

Et, parmi les médecins, il n'y en a qu'un, entendez-vous, non seulement sur la terre, mais encore dans tout le système solaire, qui produise des sentiments comme ceux dont on est abimé en lisant "Comme dans la vie."

S'il y en avait deux sur notre étroite planete, ils produiraient en réalité trop de sentiments et l'humanité tomberait en compote.

"Mon pauvre vieux était donc mourant. L'ensemble des plus mauvais *symptômes* (il y tient) existait, *jusqu'au hoquet des derniers instants.*"

Le hoquet des derniers instants est un symptôme de l'étranglement herniaire! Oh! oh! Quel médecin! Non seulement il trouve une *maladie étrange* dans un accident, mais encore il découvre un symptôme nouveau et tout spécial de cette maladie, le symptôme "du hoquet des derniers instants!" Maintenant, quand notre docteur aura découvert que la cessation de la vie est un des symptômes de la mort, sa mission sur la terre sera accomplie... et tous ses patients pourront respirer.

"Je dis au prêtre (Ah! Il y a donc un prêtre! On ne l'a pas encore vu. Vous n'en avez pas parlé. Pourquoi nous surprendre à chaque instant? Mais je m'égare. Les parents du vieux ne sont pas aussi naïfs qu'ils en ont l'air, et leurs convictions, à eux, ne sont pas du tout éreintées. Quand ils ont affaire au docteur C., ils savent bien prendre leurs précautions.)

"Je dis au prêtre de régler d'abord les affaires spirituelles, craignant que mon patient ne *meure* (ne *mourût*, mon ami, ne *mourût*) de suite sous mes manipulations (c'était prudent); puis je procédai."

Ce "puis je procédai" a une vague allure de sublime. C'était de l'héroïsme, cela, docteur, après avoir laissé à votre patient le temps de mourir dix fois, comme vous nous le laissez à nous, lecteurs, pous comprendre où vous voulez en venir. Enfin, vous y êtes. Avouez que vous abusez de votre habitude de faire tirer la langue.

Ce pauvre vieillard en a-t-il couru des dangers, tout de même ! Et puis, quelles difficultés ne présentait pas une opération sur un homme enraciné comme les chênes ! Vos manipulations auraient pu prendre racine, aussi elles, et voyez un peu où vous en seriez et où nous en serions, car vous n'auriez pas pu écrire *Comme dans la vie* !

"Je veux n'en tirer aucune gloire. (Voilà une heure que c'est évident) *Avec* les premières *manœuvres* que l'étude et l'expérience nous apprennent, je réussis *très* parfaitement à réduire la hernie."

"Et au bout d'une demi-heure je repartais, laissant ce brave vieillard retourner à grands pas vers la vie. Il était sauvé."

C'est trop beau. Jamais vous ne ferez accroire à personne que ça été si facile que ça. Votre modestie vous joue un mauvais tour. Etant donnée votre répugnance évidente à parler de vous-même, vous n'auriez jamais pris la peine de raconter, on ne sait combien de temps après, que vous n'aviez accompli autre chose cette fois-là qu'une opération ordinaire, pour laquelle une demi-heure avait suffi. Non, non, nous savons mieux. "Celui qui donne le jour" a pris toute une semaine pour créer l'univers, et vous, qui êtes aussi puissant que lui, vous n'auriez pris qu'une demi-heure pour réduire une hernie ! Vous voulez nous mystifier, docteur. Et si nous n'étions en présence d'un "exécutant" comme il n'en fut jamais, nous nous servirions de l'expression vulgaire : "C'est une blague que vous nous faites."

Avant de continuer permettez-moi une petite observation, indigne de vous sans doute, mais qui ne paraîtra pas déplacée à ceux qui ont quelque souci de la manière de parler et d'écrire, dans ce pays où les deux tiers de ceux qui ont l'impudeur d'écrire le font encore plus mal que ceux qui parlent *mal*.

Est-ce qu'on dit " *Avec* les premières manœuvres ..." On laisse ces manières de s'exprimer aux orateurs parlementaires, qui sont incapables de s'asseoir, leur boniment débité, sans la formule consacrée " *Avec* ces quelques observations, M. l'Orateur, je reprends mon siége. " Il est trop facile et trop élémentaire de dire en français : " Ces observations faites, M. l'Orateur . . " Il faut à tout prix parler l'anglais : " *With* these simple remarks, Mr. Speaker . . "

Est-ce qu'on procede dans une opération *avec* des manœuvres, ou bien, " par l'emploi de ", ou encore " ayant eu recours à . . "?

Et ce mot *manœuvres*, pour une opération chirurgicale, comment le trouvez-vous ?

Docteur, docteur, restez dans votre laboratoire. Ne vous servez que du pilon, jamais de la plume. Une plume entre vos mains est plus dangereuse qu'un rasoir entre les mains d'un enfant.

Pilulez, réduisez, onguentez et cautérisez, mais n'écrivez pas.

Nous allons maintenant entrer dans la phase superbilificoso-supérieure, extrà raffinée idéale de la chose. Lisez avec des yeux de séraphin ce qui va suivre.

Mais la grande *profanation* de telles (! ! !) actions, c'est qu'elles se paient en dollars.

" *J'ai tendu la main* ; (Il se profane vite, ce cher docteur) l'on m'a remis ce que j'ai réclamé (si c'est vous qui réclamez, c'est vous qui accomplissez la profanation), et nous nous sommes laissés quittes.

" Quittes ! ce mot ne vous fait-il pas *rêver ?* " continue le docteur. Cela dépend de la quantité de dollars.

" Quittes . . lui du salaire, moi de mon devoir."

Profane docteur !

A travers tous les rêves qu'un pareil récit vous précipite dans la tête, il y en a un surtout qui vous *hante*, c'est de savoir avec quelle autre chose que des dollars on peut bien payer un médecin qui vit de sa profession, et comment on peut s'y prendre pour ne pas le scandaliser, chaque fois qu'on le paie pour ses services.

Mais le pire, c'est qu'on n'est jamais quitte avec des médecins comme le docteur C., puisqu'après vous avoir bourré de pilules, ils vous font avaler leurs articles par-dessus le marché.

" Je *suis passé* à travers mon village, " (*J'ai passé*, cher docteur. Ne *réduisez* pas la grammaire, je vous prie),

" Quelqu'un m'a dit simplement : Hein ! le père X. n'est pas très-bien, il paraît ? "

Ces pauvres gens de village parlent comme ils peuvent. Aucun d'eux ne se serait avisé de débiter un discours académique pour en arriver à dire " le père X n'est pas très bien. "

***

Mais voici que nous enjambons subitement une dizaine de barreaux dans l'immense échelle de l'idéal que le docteur C. nous tend.

" On donne des statues et des médailles, s'écrie-t-il, à celui qui happe d'une main, *alors qu'il est solidement campé sur un rempart*, le malheureux qui tombe à l'eau.

" Qui est-ce qui sait seulement qu'un médecin a sauvé un homme ? Personne.

" Qu'il sauve cent vies... un voisin curieux l'abordera en lui disant qu'un tel prend du mieux. Ce sera tout.

" Y a-t-il seulement une personne dans ma paroisse qui sache que, sans moi, ce grand vieillard, *au lieu d'être un cadavre, serait maintenant un squelette* ? Je ne crois pas. "

***

J'ai tenu à aller jusqu'au bout de ce mirifique passage, qui explique tout l'article, afin de ne pas interrompre un aussi beau cours de bêtise humaine.

Mais celle-ci est à trente-six pattes et jette Nabuchodonosor dans le cinquantième dessous.

Il ne suffit pas d'appartenir à une race inférieure quelconque pour accoucher de machines comme celle là : il faut avoir pratiqué l'idiotisme, pendant de longues années, chez les zoophytes, et avoir passé par une multitude d'incarnations descendantes qui rendent aujourd'hui le classement comme impossible.

Qu'on soit bouffi de prétention au point d'être absolument aveugle sur le ridicule dont on se couvre, cela se voit souvent. Pour ma part, j'ai vu nombre de prétentieux dans ma vie, et des plus étonnants. J'en ai vu même parmi des hommes remarquables, que la flagornerie et la plus révoltante adulatiom avaient complètement aliénés. Mais je n'en ai jamais vu, et personne n'en a vu avant moi et n'en verra jamais, qui demandent qu'on leur élève une statue pour avoir réduit une hernie ! Je n'en ai jamais vu d'assez infatués dans leur ignorance et d'assez complètement hypnotisés par cette infatuation, pour prétendre qu'on élève des statues à ceux qui, *solidement campés sur un rempart*, happent un malheureux qui tombe à l'eau

Mais, malheureux vous-même, vous ne savez donc pas que d'obscurs héros vont en mainte occasion, vingt fois au péril de leur propre vie, arracher des humains à une mort certaine, et cela sans jamais non pas seulement rêver à une statue en récompense de leur héroïque dévouement, mais même à l'humble médaille qui attestera de leur courage, mais même à la plus

modeste des rémunérations ! Ceux-là sont réellement *quittes* envers les malheureux qu'ils ont sauvés, par le seul bonheur du devoir accompli. Ceux-là *ne tendent pas la main* pour crier ensuite que c'est une profanation que de les payer en dollars, et quand ils reviennent meurtris, souvent à jamais invalidés par leur lutte contre une mort imminente de tous les instants, ils ne songent pas à ce qu'on leur doit, mais à ce qu'ils ont fait et à ce qu'ils feront encore demain, et cela leur suffit. La statue et la récompense, ils l'ont dans leur cœur et dans la souveraine joie de leur triomphe quotidien sur les périls auxquels ils arrachent d'autres hommes.

Mais vous.... ah ! soyez tranquille. Vous l'aurez, votre statue, et elle sera colossale. Quand on a écrit " Comme dans la vie ", on s'est élévé à soi-même une statue qui dépasse toutes les dimensions connues et l'on s'est placé du coup bien au-dessus des sept merveilles du monde.

Puisqu'on a proposé d'envoyer à l'exposition de Chicago des échantillons de la littérature canadienne, qu'on envoie celui-là ! Il en résultera de nouvelles études anthropologiques fort intéressantes, sur notre race.

*
* *

Continuons à citer. Nous ne sommes pas au bout des étonnements.

" C'est là le rôle du médecin d'accomplir *ce qui peut se faire de plus grand sur la terre* (réduire une hernie par exemple) sauver la vie, et quand on devrait le *remercier à genoux*, on ignore même ce qu'il a fait.

Souvent, cela s'ignore, mais pas dans ce cas-ci, bon Dieu !

" Vie de dévouements de suite oubliés (on dit *tout* de suite), de sacrifices toujours méconnus, c'est là notre récolte. "

Mais de quoi vous plaignez-vous donc, sacrebleu, puisque vous reconnaissez vous-même qu'on est quitte envers vous ?

" Avez-vous déja vu dans un journal *certains* passages où justice complète soit rendue au médecin ? Jamais. "

Oui, cela se voit, et souvent et beaucoup. Cette fois-ci, par exemple, la justice va déborder, je vous en réponds.

" Au lieu de ça, les Molieres *roucoulent leur persifflage.* "

O Molière ! As-tu jamais rêvé que tu ferais souche de *roucouleurs* ? Des *roucouleurs* de *persifflage*, mes amis ! Vous est-il arrivé déjà d'entendre le *chant* du crocodile ?..

Et dire que la plupart de ces jeunes gens, dont le cerveau est infesté par le microbe littéraire, s'ils voulaient sérieusement le combattre, feraient tous soit d'excellents pâtissiers, soit de bons fabricants d'allumettes, soit des chemisiers ou des tailleurs en renom, soit enfin des maçons qui gagneraient honnêtement leurs trois dollars par jour ! Chacun d'eux, j'en suis convaincu, se ferait un métier profitable et deviendrait un chef de famille

utile à son pays et à lui même. Mais non : il faut qu'ils alignent des paragraphes.. " Le grand vieillard .....

Il faut qu'ils rendent tout le monde malade, sous prétexte qu'ils sont médecins.

Vous êtes médecin ? Eh ! mais, c'est magnifique. C'est là une noble profession qui doit suffire aux plus nobles ambitions. Vous surtout, docteur C., contentez-vous de prescrise des purgatifs et de réduire des hernies, et soyez convaincu que vos patients s'en trouveront infiniment mieux et vous aussi. En agissant de la sorte, vous serez réellement *quitte* envers eux et envers le public, qui n'attend pas autre chose de vous ; tandis qu'avec des " Comme dans la vie," vous contractez avec ce public une dette énorme qu'il vous faudra bien du temps et bien des labeurs pour acquitter.

***

Ah ! si je pouvais réussir, par des exemples comme celui que je viens de mettre sous les yeux et par une critique aussi expéditive que salutaire, à faire comprendre à nos débaillés de collège qu'ils ne peuvent s'improviser écrivains, qu'ils ne peuvent le devenir qu'après un apprentissage, après un entraînement spécial, après de longues années de pratique constante et d'étude laborieuse, je ne compterais pour rien tous les déboires que cette critique m'attire et tous les outrages qu'elle me vaut, tant serait

grand le service que j'aurais rendu et au public et à ces jeunes gens même, qui peuvent avoir d'excellentes dispositions pour faire de bons boulangers, mais aucune pour faire des écrivains . . !

***

Mais hâtons-nous d'arriver aux derniers traits de notre " modèle."

" Ah ! je me rappelle toujours la *rancœur révoltée* de mon vieux professeur, alors qu'il nous rapportait un trait de sa vie de praticien."

Des rancœurs révoltées ! C'est de l'anarchie, cela. " Ma grand'conscience, il rempironne ", dirait la vieille cuisinière que j'avais il y a deux ans, et qui m'a délaissé pour une *profanation* plus forte que celle que me permettaient de lui offrir mes modestes appointements.

Voyons la rancœur
Du vieux professeur.

" J'avais sauvé indéniablement, nous disait-il, la vie d'un haut fonctionnaire public, père d'une famille nombreuse. A *moins de lui donner le paradis* j'avais fait pour lui ce qui pouvait lui arriver de mieux sur la terre. Je produisis un compte très raisonnable . .

—" Ciel ! s'écria t-il, mais ça ne vous a pris que quelques minutes.

"—Ah ! Excusez-moi, repris-je indigné, je croyais que votre vie valait au moins quelques piastres.

" Je vous laisse sur cette dernière réflexion."

Dr C.

Un instant, docteur.

Une réflexion se présente immédiatement, qui n'est pas " la dernière." C'est que la base essentielle de toute comparaison est l'analogie. De même qu'on ne peut comparer un limaçon avec une sauterelle, de même on ne peut comparer un médecin, qui s'indigne contre son client, avec un médecin qui se déclare satisfait du sien, tellement satisfait qu'il ne peut résister au plaisir d'en faire part au public.

Allons, il est évident que c'est vous qui avez une " rancœur révoltée," et l'on parierait sans crainte que le vieux professeur c'est vous-même. Mais, dites-nous un peu, qui êtes-vous, jeune homme, et que prétendez-vous ?

Ignorez-vous donc que lorsqu'on entreprend de raconter ou de peindre un des mille incidents de la vie, un de ces mille riens qui renferment au moins une leçon philosophique, il faut le faire de telle sorte que le spectateur ou le lecteur se trouve en présence d'une œuvre d'art, et que l'inanité du sujet disparaisse sous la beauté du tableau ? Ignorez-vous qu'il faut pour cela avoir des qualités d'écrivain exceptionnelles, qu'il faut y mettre une telle perfection de style, un tel éclat de coloris, un " humour " et un entrain si piquants, une si remarquable

finesse d'exécution et un si éblouissant décor de détails que l'esprit du lecteur, entraîné par des émotions réelles et fasciné par le talent de l'artiste, éprouve des jouissances aussi fortes et aussi profondes que s'il était en présence d'une grande œuvre noblement exécutée ?

***

Pour faire d'un événement banal un tableau qui attire et charme les regards, il faut avoir doublement du talent ; il faut avant tout que ce talent soit servi par un esprit judicieux et exercé dans le choix des couleurs fugitives qui conviennent a cet objet. Il faut être sûr de son pinceau, savoir sa langue si bien qu'on en soit le maître absolu et qu'on la manie à sa fantaisie, sans jamais tomber dans l'excentricité ou dans l'enflure ou dans le baroque.

De quel droit alors, vous qui ne savez même pas l'a. b. c. de la grammaire, imposez-vous au public le spectacle de vos infirmités ? L'auteur de " Comme dans la vie," ou le monsieur qui demande qu'on lui élève des statues, ne peut exciter d'autre intérêt que celui que présente un cas psychologique très curieux ; il ne peut arrêter et fixer notre attention qu'en qualité de phénomène ou d'extravagance de la nature. A ce titre, il est bien en dehors des déséquilibrés ordinaires, lesquels n'ont que des lésions, des troubles cérébraux, de simples écarts de la machine encéphalique.

L'étrange mortel, qui a pu écrire " Comme dans la vie " et faire suivre cet article, quelques jours après seulement, d'un autre article intitulé " Suppositions," en tous points le pendant du premier, vaut à lui seul toute une étude. C'est le plus étonnant produit de la prétention qu'on ait encore vu en Canada, et Dieu sait s'il y en a ici ! Mais je l'abandonne aux spécialistes et je me hâte d'arriver, pour en finir, aux conclusions générales qu'impose la découverte de phénomènes analogues, se produisant régulièrement dans ce qu'on appelle la littérature des " Jeunes."

Mes amis, vous êtes jeunes ! Je vous en félicite. C'est là un aimable défaut, dont vous êtes certains de vous guérir avec l'âge. Plût au ciel que vous pussiez vous guérir aussi bien de la démangeaison d'écrire, qui est chez vous une maladie et non pas un don, croyez-m'en bien. Tout de même, tels que vous êtes, je vous aime suffisamment, en qualité de compatriotes, pour vous donner de salutaires conseils, qui ne seront pas écoutés, bien entendu, mais que je vous dois, afin d'empêcher, si possible, que vous déshonoriez, quelqu'involontairement et inconsciemment que ce soit, notre belle langue française, et que vous compromettiez, par vos scandales littéraires, l'honneur et la dignité de notre race.

Oh ! C'est là une question plus sérieuse qu'elle n'en a l'air. Les parasites de la génération actuelle ont tellement infecté notre littérature qu'ils dévorent jusqu'aux germes mêmes, déposés en terre par nos prédécesseurs et cultivés par nous avec tant de soin et d'amour. Il est temps d'arrêter ce fléau ; c'est là un devoir impérieux, si nous voulons mettre notre avenir à l'abri. Nous ne consentirons jamais, non jamais, à laisser outrager sous nos yeux, par de jeunes profanateurs, la plus vivante de nos traditions, la plus aimée de toutes, celle qui résume tout ce que nous sommes, tout ce que nous avons été et ce que nous espérons devenir. Que l'on commette contre notre bien-aimée mère, la langue française, toutes les gamineries, toutes les cruautés puériles même, soit, cela est de tous les temps, et la langue, toujours ancienne et toujours renouvelée, forme impérissable et toujours changeante, ne souffre pas de ces atteintes. Mais qu'on en fasse un objet de dérision, qu'on l'expose au mépris de ses ennemis invétérés, qu'on la déshonore par les plus grossiers abus, c'est ce qu'il faut empêcher sans retard, car elle est en péril imminent et de la main même de ses propres enfants.

***

Nous dirons à ces " jeunes," qui n'ont aucun souci de nous ni de ce que nous leur avons conservé avec une si vive tendresse

filiale, qu'ils ne s'imaginent pas avoir acquis libre carrière pour commettre leurs vandalismes, et que nous les traiterons à l'égal des barbares qui envahissent les pays civilisés. C'est déjà bien assez que tout ce qui faisait l'orgueil et la distinction des Canadiens d'autrefois, savoir-vivre, urbanité, courtoisie, bonnes manières, ait sombré sous un déluge de façons prétentieuses et triviales, conservons au moins la langue, aussi intacte, aussi inviolée que possible ; défendons-la pas à pas, nous qui sommes ses gardiens, et sauvons-la de l'invasion de tous les insectes destructeurs.

***

Vous avez du temps devant vous, jeunes Visigoths ! Eh bien ! profitez-en pour ne pas écrire, ou du moins pour apprendre à écrire. Vous ne savez pas tout ce qui vous manque et tout ce que vous avez à apprendre. Quand bien même vous n'apprendriez qu'à douter suffisamment de vous-mêmes pour ne pas tomber dans les plus abominables excès, ce serait déjà quelque chose. Mais, tels que vous êtes, avec vos prétentions monstrueuses, édifiées sur des grains de sable, vous ne pourrez jamais commettre que des horreurs. Fussiez-vous d'incomparables génies, il vous manque encore l'étude, les connaissances, la pratique assidue, les leçons, la direction. On naît écrivain sans doute, de même qu'on naît artiste ou poëte, mais personne

ne naît avec l'intuition des règles de l'art ou du style. Plus on apprend et plus on découvre ce qu'on a à apprendre : bien plus, on ne se corrige jamais autant que lorsqu'on est le plus près de la perfection.

Quand bien même encore vous mettriez deux ou trois ans à apprendre comment exprimer convenablement vos idées, cela n'est touiours bien pas plus long qu'un apprentissage ordinaire, et vous en avez besoin, grands dieux ! comme vous en avez besoin !

Etudiez non pas les " décadents ", comme vous en avez évidemment l'habitude — les décadents sont des aliénés qui stationnent aux portes du sanctuaire et qui déroutent les néophytes, — mais étudiez les maîtres. Notre siècle si décrié, si calomnié, en compte peut-être plus que les autres. Jamais la langue française, malgré toutes les absurdités qui la compromettent journellement, n'est arrivée à une telle perfection dans les détails et à une expression aussi parfaite des plus délicates et des plus difficiles nuances. C'est ce qui en fait aujourd'hui l'ornement du peuple le plus civilisé du monde.

Pénétrez-vous de la clarté lumineuse du génie français, de la méthode et des procédés des maîtres. Vous trouverez peut-être que c'est dur de commencer par le commencement ; mais on n'arrive à rien en commençant par le milieu. Hé ! mon Dieu ! Qu'est-ce que c'est que quelques années bien employées quand on est jeune ? Vous vous rattraperez vite.

Appliquez-vous avant tout à avoir du bonsens. Le bon sens, c'est la qualité par excellence du français.

Soyez simples. Cela n'exclut ni le coloris, ni l'abondance des images, ni l'éclat du style. Je vous assure que vous pouvez être très simples et très brillants à la fois. Vous ne chercherez plus alors l'effet dans des bouts de phrases tapageurs qui ressemblent à du style comme les coups de baguette des sauvages sur leurs cymbales ressemblent à de la musique d'opéra ; et quand vous aurez acquis les qualités essentielles et fondamentales du style, quand vous serez parvenus simplement à vous discipliner, vous aurez déjà parcouru une étape qui vous dédommagera du facile sacrifice de prétentions aussi ridicules que funestes.

***

Vous direz peut-être que c'est par trop fort de vous voir de la sorte mis sur les bancs de l'école, quand vous vous croyiez de force à éblouir vos contemporains ? Eh ! mes pauvres amis, vous n'y êtes jamais allés, a l'école ! Quels ont été vos instituteurs ? Quels ont été vos maîtres ? De jeunes ecclésiastiques, fraîchement émoulus des classes de collège, où ils ont reçu l'instruction que l'on sait, et bombardés, du jour au lendemain, professeurs dans n'importe quelle branche des connaissances humaines qu'ils ignorent à peu près également ! Ce sont des produits ordinaires de ces institutions où l'on habitue bien plus notre jeunesse à des exhibitions puériles, dont l'objet principal

est de flatter la vanité des élèves et de masquer l'inanité déplorable des études, qu'on ne les forme à des exercices sérieux qui développent le raisonnement et l'esprit d'analyse. Aussi n'est-on pas surpris de voir les produits de cette éducation-là épouvanter plus tard leurs contemporains avec des " Comme dans la vie " et autres singularités de la même famille.

Quelqu'un prétendra-t-il que ce sont là des faits exceptionnels ? Je répondrai que c'est la règle. On enseigne bien mieux le français dans les institutions supérieures anglaises, auxquelles sont attachées des professeurs de France, qu'on ne le fait d'ordinaire dans ces réduits obscurs qu'on appelle les colléges canadiens. J'en donnerai comme exemple, entre beaucoup d'autres, les élèves de M. de Kastner, professeur de français au Morrin College et au High School de Québec.

En dehors d'un petit nombre d'hommes très restreint, qui se sont fait une réputation dans les Lettres canadiennes, réputation qu'ils doivent à l'instruction qu'ils se sont donnée eux-mêmes et aux efforts qu'ils ont accomplis, efforts doublement méritoires dans notre pays en raison des difficultés spéciales à surmonter, en dehors de ces hommes-là, dis-je, que sont les autres ? C'est à peine si l'on peut trouver dans nos journaux— à l'exception de quelques-uns des plus importants d'entre eux, si l'on peut y trouver, dis-je, ça et là un fait divers convenablement raconté, des entrefilets avouables, des annonces qui ont seulement du bonsens et des traductions qui ont le moindre souci de la grammaire, de la construction des

phrases, de la géographie, de l'expression simple et claire, de l'emploi et de l'intelligence des mots. A tout instant on est décontenancé et stupéfié par des trivialités de langage inexplicables, tellement que les façons de dire les plus intelligibles des gens les plus ignorants passent couramment dans nos journaux et font partie de leur style quotidien, comme par exemple " embarquer à bord des chars " pour dire tout simplement " prendre le train. " Et cela n'est qu'un exemple entre vingt mille, entre vingt mille, entendez-vous bien !

***

Oh ! Quand je vois ce qu'on a fait de notre jeunesse, si intelligente en somme et si bien douée, quand je pense à l'instruction qu'on lui a donnée en retour de la confiance illimitée et de l'obéissance passive de tout un peuple, quand je la vois livrée sans contrepoids à une caste d'hommes qui s'est constituée l'unique éducatrice des générations, qui repousse comme un sacrilége l'idée seule de recruter des professeurs en dehors de son propre sein et qui aime mieux nous abandonner au mépris des autres races, que de voir diminuer d'une infime fraction la domination qu'elle exerce, je me sens,—et bien d'autres se sentent comme moi,—saisis d'une indignation patriotique qu'il n'est plus possible aujourd'hui de contrôler ni de retenir en soi !

***

Hélas ! Hélas ! Est-il donc vrai que cet état de choses soit décidément sans remède ? Sommes-nous donc voués à une infériorité fatale, et devrons-nous nous débattre indéfiniment, sans espoir, sous le poids de ce cauchemar ? Devrons-nous ronger éternellement un frein indigne d'hommes libres ? C'en est fait de la race française en Amérique, si une instruction virile, sérieuse et libre, n'est pas enfin donnée à notre peuple. Car c'est nous qui, en somme, constituons la base de l'élément français sur ce continent : c'est nous qui formons la charpente de cet élément, a laquelle viennent se rattacher tous les fragments épars ; c'est nous qui sommes l'âme de cet élément, qui rassemblons en nous toutes ses forces vives et toutes ses capacités reproductives. Sans nous l'élément français ne serait qu'une forme éphémère, un fait divers perdu dans l'existence de la grande famille américaine. Sans nous enfin, tout ce qui constitue la vie propre d'une nationalité, les traditions, les qualités natives, les liens du sang, la communauté des sentiments et des aspirations, tout cela n'existerait même pas ou n'aurait aucune cohésion, aucun point d'appui, aucune condition de vitalité.

Or, l'élément français est destiné à vivre et à se perpétuer dans le nouveau monde. Ce n'est pas par un pur hasard que le peuple canadien, si débile à l'origine, si isolé,si entouré d'éléments destructeurs,a passé à travers trois siècles d'une vie essentiellement distincte, s'est maintenu en dépit de tout et a formé aujourd'hui cette nationalité imposante de plus de deux millions d'âmes, qui est un phénomène historique et une véritable énigme pour l'observateur étranger.

Etant arrivés à l'âge où nous sommes et à un tel degré d'expansion, ayant acquis une viabilité victorieuse de tous les accidents et de toutes les forces hostiles, il ne peut plus être question désormais de l'effacement ou de la disparition de la nationalité canadienne-française. Mais il ne suffit pas pour elle de continuer à vivre, de se maintenir avec son caractère et ses qualités propres, il faut, bien plus, qu'elle se maintienne à la hauteur des autres nationalités et qu'elle ne se contente plus d'une place à l'ombre, quand toutes les autres prennent la leur au soleil.

Nous ne sommes plus à cette période de la vie où le mirage des souvenirs héroïques suffisait à nos regards et à notre esprit, que ne poursuivaient pas encore des visions d'avenir et d'horizons agrandis. Nous sommes entrés, à la veille de l'âge mûr, dans une humanité nouvelle, et si rapidement changeante et si étonamment pressée d'arriver aux destins qu'elle entrevoit par le développement des sciences, que nous ne pouvons plus nous attarder dans les antiques conditions, dans les méthodes surannées et dans une croissance p rement végétative. Tout autour de nous sollicite les hommes au progrès indéfini, à la conquête parfaite et entière d'une planète, qu'ils commencent à connaître que d'hier à peine et qui, dès aujourd'hui, livre à profusion ses trésors ignorés, entr'ouvre, larges et libres, les voies mystérieuses et secrètes qui mènent à la réalisation de tant de vagues, mais persistantes aspirations.

Eh bien ! Sachons entrer dans ces voies, et nous qui avons eu un passé d'héroïsme, sachons nous conquérir un avenir de liberté.

UNIVERSITY OF BRITISH COLUMBIA LIBRARY

DATE DUE

DEC 3	958		
Dunber	Dec 15/64		
	C 303 B		
FEB	8 REC'D		
OCT 1	2 1975		
OCT 2	6 1975		
JAN 1	3 1984		
JAN 0	8 1984		

101 V.S.

UNIVERSITY OF B.C. LIBRARY
3 9424 02111 3813

F5421.9
B8

F 5421.9 . B 8.

Buies, A.

Reminiscences.

Library of The University of British Columbia

Mar 26	Tougas		